





91/14.B.V

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE

DE

## GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES BIERMANN

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

TOME XLI

1932



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

BELLEVAUX, 25

NEUCHÂTEL

1932

Droits de traduction et de reproduction réservés.



# La Société Neuchâteloise de Géographie

fondée en 1885, se compose de membres effectifs, de membres correspondants et de membres honoraires. Les membres effectifs paient une cotisation annuelle de fr. 5.—, qui peut être rachetée par un versement unique de fr. 100.— (membres à vie). La cotisation se paie par remboursement. Le refus du remboursement ne dispense pas du paiement de la cotisation, à moins que démission ait été donnée par lettre au Comité avant le 31 décembre de l'année précédente. On devient membre effectif en tout temps en écrivant au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel, lequel doit être avisé également des changements de qualité ou d'adresse.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* publie un *Bulletin* qui est distribué gratuitement à ses membres. Tous les articles publiés dans le *Bulletin* sont originaux. Les relations étendues que la Société possède avec des savants de toutes les parties du monde assurent à son *Bulletin* la plus grande variété : relations de voyage, articles scientifiques, études économiques, ethnographiques, etc., sur la Suisse, l'Europe et les autres continents, particulièrement l'Afrique. Le *Bulletin* contient une partie bibliographique : il rend compte des ouvrages dont il lui est envoyé deux exemplaires. La Société ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans le *Bulletin*.

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin*, lettres, communications diverses, ouvrages pour comptes rendus, etc., doit être adressé, d'une manière expresse, à M. CHARLES BIERMANN, à l'Université de Neuchâtel (Suisse).

La *Société Neuchâteloise de Géographie* est disposée à racheter, au prix de fr. 5.— l'exemplaire, les tomes I-V et VII du *Bulletin*, qui sont épuisés. Les autres tomes sont en vente, dans les limites du stock restant. S'adresser au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* échange son *Bulletin* avec les publications analogues des Sociétés de Géographie de la Suisse et de l'étranger et avec un certain nombre de journaux et revues géographiques. La liste des échanges porte plus de 500 numéros. La grande diffusion du *Bulletin*, en Suisse et dans tous les pays du monde, assure aux annonces la plus large publicité. (Prix des annonces : la page, fr. 50.— ; la demi-page, fr. 30.—.) Les journaux, revues, ouvrages, reçus par la Société, soit par voie d'échange, soit en don ou hommage d'éditeur, sont remis à la *Bibliothèque* de la Société, l'une des plus riches de ce genre en Suisse. La *Bibliothèque* est à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — L'envoi du *Bulletin* aux Sociétés correspondantes tient lieu d'accusé de réception de leurs publications.



**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE**  
**DE GÉOGRAPHIE**





---

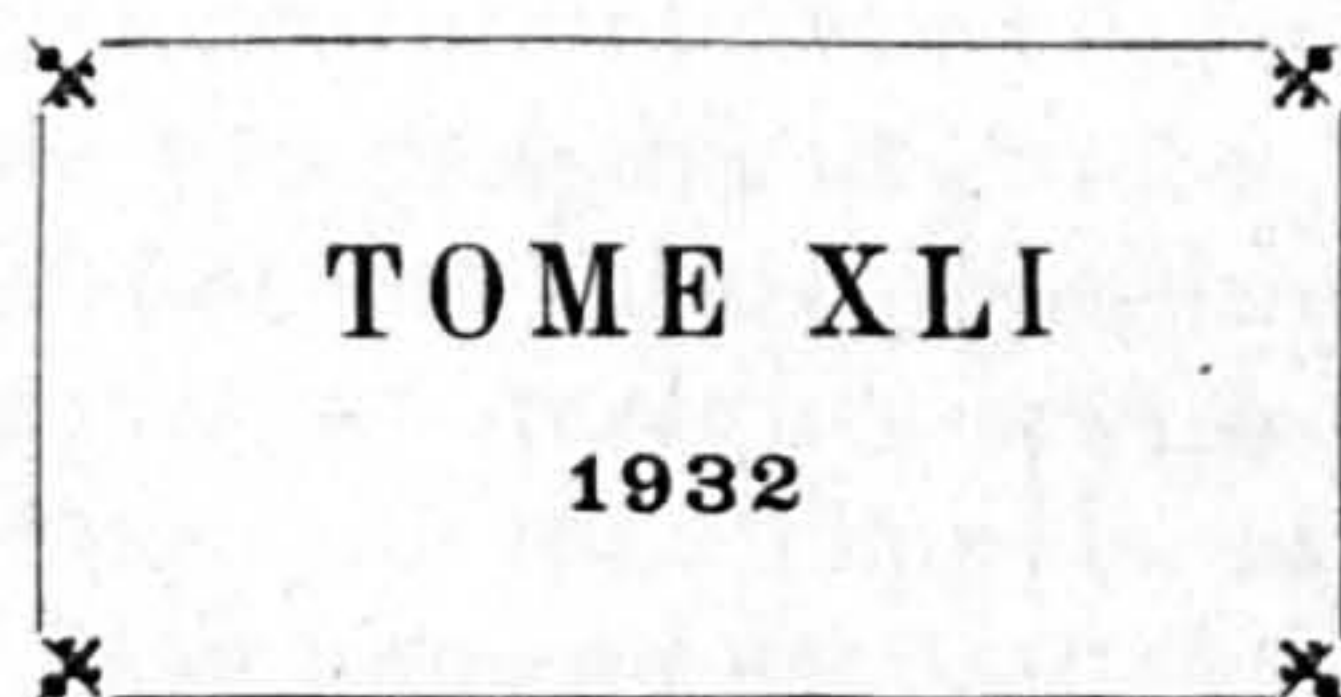
NEUCHÂTEL — IMPRIMERIE PAUL ATTINGER S. A.

---



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE  
DE  
GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE  
CHARLES BIERMANN  
PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ  
BELLEVAUX, 25  
NEUCHÂTEL  
1932

Droits de traduction et de reproduction réservés.





# L'HABITAT RURAL

EN

# SUISSE

(avec une carte)

PAR

CHARLES BIERMANN

---

## INTRODUCTION

---

Les formes de l'habitat rural ont attiré depuis longtemps l'attention des géographes. Il n'est pas possible d'étudier une région rurale sans remarquer qu'ici les habitations sont complètement isolées les unes des autres et, pour peu qu'il y ait quelques arbres, invisibles les unes aux autres — c'est la dispersion ; — qu'ailleurs la population est groupée en villages, entre lesquels la campagne est tout à fait vide — c'est la concentration ; — que d'autres types de peuplement sont intermédiaires, avec des fermes ou même des hameaux dans les intervalles entre les villages, avec des villages dissociés, partagés entre plusieurs unités, qui laissent moins d'espace vide, avec des villages très concentrés, mais si petits, qu'ils peuvent se rapprocher les uns des autres, que sais-je encore ?

Pour la Suisse, les thèses de doctorat sorties des universités apportent sur ce sujet d'utiles contributions.<sup>1</sup> Par suite de la différence d'organisation des études, elles sont en beaucoup plus grand nombre en Suisse allemande qu'en Suisse française. De Bâle, dont l'Institut universitaire de Géographie est récent, il n'en est venu encore que peu, mais des plus poussées et des plus volumineuses ; à Berne, la source semble maintenant tarie ; c'est à Zurich que nous devons les plus nombreuses. En Suisse

<sup>1</sup> Dans la *Bibliographie*, les thèses ont été marquées des lettres Th. après le titre. On remarquera l'appui donné par les Sociétés de Géographie de la Suisse à la publication de ces thèses.



française, il n'y a guère à citer qu'une thèse de Neuchâtel et deux de Lausanne. Si on y ajoute les autres études de géographie humaine, on constate qu'il s'en faut encore de beaucoup que la Suisse entière soit connue au point de vue qui nous occupe. La carte de P. Vosseler qui accompagne son article sur *L'état et les buts de la géographie de la Suisse* (*Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie* XXXVI, 1927, p. 5-19), quoique incomplète et maintenant dépassée, nous montre les Alpes à peu près inexplorées encore, comme aussi la plus grande partie de la Suisse française. Ce qui a été le mieux étudié, ce sont la vallée du Rhin et le Jura central et septentrional; du Plateau, la partie bernoise et quelques territoires zuricois et vaudois, Schaffhouse, Thurgovie et Appenzell, les trois seuls cantons objets de monographies complètes; dans les Alpes, quelques vallées ou tronçons de vallées, ou même simples localités.

Dans ces conditions, il peut paraître téméraire de tenter une synthèse de l'habitat rural. C'est pourtant ce qui a été essayé ici, pour répondre à une mission du Congrès international de Géographie de Cambridge, en 1928. La question avait déjà occupé le Congrès précédent, au Caire, en 1925; une commission présidée par M. Albert Demangeon, prof. à la Sorbonne,<sup>1</sup> a présenté un premier rapport en 1928 à Cambridge, un second en 1930, un troisième au Congrès de Paris en 1931. L'élan étant donné, de nombreux travaux ont été préparés dans divers pays pour fournir les éléments d'une étude générale.

L'étude suisse est basée tout d'abord sur l'examen de 592 feuilles de l'Atlas topographique de la Suisse (Atlas Siegfried), à 1 : 25 000 pour le Jura et le Plateau et 1 : 50 000 pour les Alpes. Cet examen a débuté par les feuilles dont l'interprétation a été faite dans des monographies géographiques; il a été éclairé par la connaissance personnelle d'une bonne partie de la Suisse occidentale et méridionale. Pour le reste du pays, il subsiste mainte difficulté, par suite des insuffisances de la carte, qui ne distingue pas, par des signatures différentes, la maison d'habitation des bâtiments à autres destinations; ainsi la ferme dite isolée est assez rarement une maison du type élémentaire;<sup>2</sup> disposant d'une place suffisante, elle se dissocie et loge sous des toits différents les gens, les bêtes, les récoltes et les instruments agricoles.

La dissociation est surtout accusée dans les contrées alpines, où les difficultés des transports obligent à disséminer des granges, surmontant ou non des étables, dans les prés et les champs éloignés; de sorte que la carte donne l'idée de la dispersion, alors que les habitations sont, elles, nettement groupées.

La dissociation va plus loin, dans les Alpes. L'habitation même se divise et ses fractions s'utilisent soit alternativement, soit simultanément par les divers membres de la famille. Il ne paraît pas possible d'établir toujours quelle est l'habitation principale et quelles sont les simples

<sup>1</sup> Cf. A. DEMANGEON, *La géographie de l'habitat rural*. Annales de Géographie 1927, p. 1-23 et 97-114.

<sup>2</sup> Cf. A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*. Annales de Géographie 1920, p. 352-375.



« remues ». On voit, en effet, à l'heure actuelle, les types les mieux définis se dégrader sous l'effet des circonstances les plus diverses. Dans la vallée vaudoise des Ormonts, ce sont, par exemple, les exigences scolaires qui retiennent la mère de famille et ses petits enfants au voisinage du bâtiment d'école et les empêchent d'accompagner le père ou le fils aîné dans le village d'en haut. Ailleurs, c'est la difficulté du transport d'un mobilier et matériel plus complets qu'autrefois qui fait renoncer à l'établissement de la famille en corps dans chacune des remues. Les déplacements étaient autrefois simultanés pour toute la population d'un village, aujourd'hui chaque famille « remue » à sa fantaisie, et varie ses mouvements suivant les années. En conséquence les maisons de la zone cultivée ont été considérées comme indépendantes, quelle que soit la durée de leur occupation, et les remues traitées comme les villages principaux.

Il a paru bon, en revanche, d'exclure de l'étude la région des hauts pâturages d'été, dont les conditions sont très spéciales. Il ne semble pas, en effet, qu'on puisse assimiler à l'économie rurale, dont les modes se reflètent dans l'habitat, l'économie alpestre à base exclusivement pastorale. La distinction entre bâtiments ruraux et bâtiments alpestres n'aurait cependant pas été possible, sans le consciencieux travail de H. Walser : *Höhenregionen der Siedlung der Schweiz*, avec une carte parue en 1918, malheureusement sans texte explicatif. Les régions inhabitées et les régions de peuplement temporaire, telles qu'elles étaient délimitées sur cette carte, ont été considérées comme n'appartenant pas à l'habitat rural.

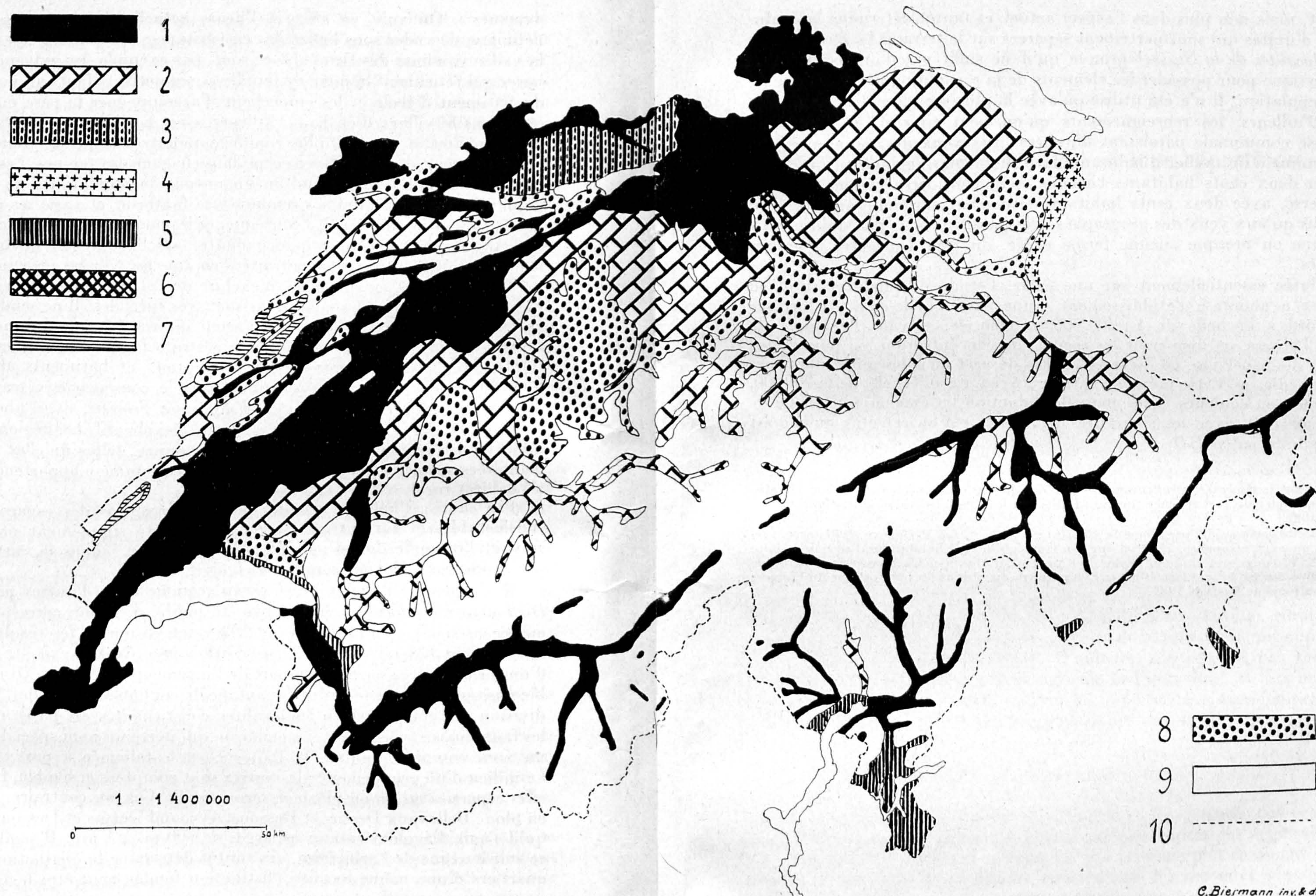
Par contre, l'habitat urbain, qui ne couvre pas des espaces aussi considérables et surtout pas si continus, a été simplement prétérité, suivant l'exemple donné par M<sup>lle</sup> Marg. Lefèvre,<sup>1</sup> dans la carte 1 de son étude sur *l'Habitat rural en Belgique*.

Il n'a pas été possible de se servir, comme dans d'autres pays, du *Dictionnaire des localités*. Il n'a pas été publié d'édition correspondant au recensement de 1920. Celle de 1920 met en œuvre les résultats du recensement fédéral de 1910. Une édition précédente avait été l'objet d'une critique très serrée de la part de l'ingénieur W. Schulé.<sup>2</sup> Il ne semble pas qu'on puisse accorder davantage de confiance à celle de 1920. La division des communes en les localités constituantes est basée non sur les faits, mais sur les noms. Une maison qui porte un nom spécial, fût-ce un nom commun, comme la Laiterie, est cataloguée à part, fût-elle au milieu d'un groupement ; les autres sont comptées ensemble, fussent-elles réparties en un ou plusieurs groupes. Parfois, au contraire, on cite en bloc : Bellevaux Dessus et Dessous, Vernand Dessus et Dessous, alors qu'il s'agit d'agglomérations espacées de 500 m. à 1 km. Il semble que ce soit le règne de l'arbitraire, qui tantôt détermine la distinction entre quartiers d'une même localité, distinction fondée peut-être historique-

<sup>1</sup> 4. M. A. LEFÈVRE, *L'habitat rural en Belgique*, Th. 306. p. XXXII pl. photos, 3 cartes hors-texte en couleurs.

<sup>2</sup> WILHELM SCHULÉ, *Bemerkungen über das vom eidg. statistischen Bureau herausgegebene Schweizerische Ortschaften-Verzeichnis und Vorschläge zu dessen Neubearbeitung*. Jahresber. der Geogr. Ges. von Bern, XXIII, p. 120-162, Bern 1914.





C. Biermann inv. & del.

# FORMES DE L'HABITAT RURAL EN SUISSE

1. Domaine de la concentration. — 2. Type de transition : villages et hameaux à fermes intercalaires. — 3. Type du Jura tabulaire : villages dans les vallées, fermes sur les versants. — 4. Villages-nébuleuses dans le Rheintal saint-gallois. — 5. Type de la région de la vigne et du châtaignier : nombreux petits villages compacts. — 6. Agglomération continue mi-agricole mi-industrielle des bords du lac de Zurich. — 7. Type des vallées fermées du Haut Jura : dispersion linéaire. — 8. Domaine de la dispersion. — 9. Région inhabitée ou habitée seulement en été. — 10. Frontière de la Suisse.



ment, mais non plus dans l'aspect actuel, et tantôt détermine la confusion d'unités qui sont nettement séparées sur le terrain. Le *Dictionnaire des localités de la Suisse*<sup>1</sup> prouve qu'il ne suffit pas d'un recensement statistique pour posséder les éléments de la répartition géographique de la population. Il n'a été utilisé qu'avec la plus grande précaution.

D'ailleurs, les renseignements qu'on peut tirer de recensements à base communale paraissent illusoire. Aux yeux des recenseurs, une commune d'un millier d'habitants formée de cinq agglomérations d'environ deux cents habitants chacune, sera considérée comme de type dispersé, avec deux cents habitants seulement sur mille au chef-lieu, tandis qu'aux yeux des géographes, elle paraîtra, pour peu qu'il n'y ait aucune ou presque aucune ferme isolée, du type concentré à petites unités.

Basée essentiellement sur une carte, l'étude de l'habitat rural en Suisse a abouti à l'établissement d'une carte. Celle-ci a été dressée d'abord à l'échelle de 1 : 200 000 et coloriée, suivant l'exemple de M<sup>lle</sup> Lefèvre, en bleu pour les régions de concentration, en jaune pour celles de dispersion, en diverses teintes de vert pour les différents types intermédiaires. Cette première carte a été réduite à l'échelle de 1 : 700 000, toujours en couleurs. Une nouvelle réduction l'a amenée à l'échelle de 1 : 1 400 000, avec les signatures en noir. C'est en cet état qu'elle est reproduite ici (p. 8-9).<sup>2</sup>

<sup>1</sup> *Schweizerisches Ortschaftenverzeichnis. / Dictionnaire des localités de la Suisse.* Herausgegeben vom eidg. statistischen Bureau. / Publié par le Bureau fédéral de statistique, 695 p., Bern 1920.

<sup>2</sup> Cette carte a déjà paru dans le *Bulletin du Globe*, t. LXX. Genève, 1931, accompagnant un court résumé (p. 74-80) d'une communication sur l'habitat rural en Suisse, faite au XXIV<sup>e</sup> congrès et cinquantième de l'Association des Sociétés suisses de Géographie à Genève, les 10, 11 et 12 avril 1931. Elle paraîtra aussi dans les publications du Congrès international de Paris de 1931.



# I

## Formes du peuplement rural et leur répartition.

---

L'habitat rural a été, comme il a été dit, distingué de l'habitat pastoral, d'ailleurs saisonnier, et de l'habitat urbain. Il était plus difficile d'établir la limite avec l'habitat industriel. Les moulins, les scieries, les autres fabriques et usines, désignés comme tels sur la carte, ne sont pas entrés en ligne de compte lorsqu'il s'est agi d'apprécier la concentration ou la dispersion ; autrement dit, on a omis tous les écarts de caractère nettement industriel. Il en a été de même pour les auberges, restaurants, hôtels, etc., placés à distance des localités, au croisement des routes, aux bifurcations. Enfin, on a exclu de l'enquête les agglomérations ou écarts visiblement déterminés par les moyens de transport, comme les gares de chemin de fer et les quartiers de gare, les logements des gardes-barrières et gardes-voies, etc. Quant aux établissements ruraux qui abritent des ouvriers d'industrie, il était difficile de les déterminer. Impossible de les reconnaître sur la carte, les monographies ne les distinguent pas toujours, le *Dictionnaire des localités* n'en fait pas mention. Faute de disposer d'une règle fixe, ils ont été englobés dans l'habitat rural, à l'exception toutefois de bâtiments ou groupes de bâtiments réunis auprès d'une fabrique elle-même à l'écart. D'ailleurs, n'existe-t-il pas toute sorte de degrés entre le travailleur agricole et l'industriel, et l'un ne se mue-t-il pas souvent en l'autre suivant les circonstances économiques ? La même maison n'abrite-t-elle pas parfois des uns et des autres ?

### A. DOMAINE DE LA CONCENTRATION (Carte, n° 1).

La concentration absolument pure est rare. En général, des écarts ne manquent pas, mais ils sont réduits à quelques unités par agglomération, et ce sont souvent des moulins ou des scieries, plus rarement des fermes ; les premiers jalonnent les cours d'eau, les secondes sont à la périphérie du territoire. Nulle part peut-être la concentration n'approche de ce qu'on la voit en Ajoie,<sup>1</sup> cette pointe Nord-Ouest de la Suisse

<sup>1</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9\*), p. 104-105.

\* Le numéro en gras entre parenthèses après un nom d'auteur renvoie à la Bibliographie.



qui s'avance dans la direction de Belfort. Les villages sont massés aussi bien sur les collines très basses que dans les vallons qu'elles séparent. Il y en a sans aucun écart, surtout dans la Basse-Ajoie, au Nord de Porrentruy. Quand on se rapproche de la chaîne du Lomont, derrière Cornol, les écarts se multiplient. Les chaînons jurassiens qui convergent vers le nœud des Rangiers interrompent la région de concentration, qui ne reprend qu'au delà, dans la vallée de Delémont. Toutes les vallées du Jura bernois appartiennent au même domaine, du moins les longitudinales, et au voisinage du thalweg. Sur les hauteurs s'installent d'autres régimes. Dans la Basse-Birse, les villages restent massés, même sur les versants et dans les hauts vallons. La banlieue de Bâle possède le même régime, quoique fortement modifié par le voisinage de la grande ville : des quartiers de villas et d'usines se sont construits autour des stations du chemin de fer et du tramway. Sur le plateau de Gempen, à l'Est de la Birse,<sup>1</sup> que son relief accidenté et son altitude relativement élevée ont préservé de cette colonisation urbaine, les villages massés, grands et petits, se sont maintenus dans leurs formes primitives. La concentration règne également dans la vallée du Rhin en amont de Bâle jusqu'à Laufenbourg, ainsi que dans le Fricktal.

Des vallées méridionales du Jura, quelques-unes, les plus basses, connaissent aussi la concentration : ce sont celle de l'Orbe dès Vallorbe, les vals de Travers et de Ruz, le vallon de Saint-Imier, celui de Balstal.

La longue dépression qui suit le pied du Jura, de Brugg à Yverdon, est aussi du domaine de la concentration. Le même régime domine plus à l'Est jusqu'à Schaffhouse, plus à l'Ouest jusqu'à Genève. Wirth<sup>2</sup> pense qu'aucun canton de la Suisse n'a une forme de peuplement aussi concentrée que celui de Schaffhouse ; la rareté des écarts est surtout frappante dans le Randen et au Sud du Randen. Les localités typiques du Randen n'en ont aucun.<sup>3</sup> Ils sont plus fréquents à l'Ouest du canton ; l'Est tient le milieu. De l'autre côté du Rhin, les mêmes caractères se retrouvent dans le vignoble nord-zuricois,<sup>4</sup> peuplé seulement de villages, ou de villages avec peu de hameaux et de fermes. Le long du Rhin la zone de concentration se continue jusqu'à Coblenz, à peu de distance de Laufenbourg.

La large vallée de la Glatt, dans le canton de Zurich, la vallée de la Limmat, les vallées inférieures de la Reuss et de l'Aa sont aussi des régions de villages ; il s'agit tantôt de grands villages, surtout dans l'Ouest, tantôt de petits ; les écarts ne manquent pas, mais ne sont pas nombreux, sauf dans quelques territoires montueux, que leur exigüité a permis d'omettre sur la carte. Il n'a pas paru bon de faire un domaine distinct de ce pays de concentration moins complète.

La basse vallée de l'Emme, entre Berthoud et l'Aar,<sup>5</sup> le Bucheggberg soleurois, le petit plateau bernois de Frienisberg, la large plaine du

<sup>1</sup> O. FROHNMEYER (18), p. 57.

<sup>2</sup> W. WIRTH (51), p. 36.

<sup>3</sup> W. WIRTH (51), p. 37.

<sup>4</sup> H. BERNHARD, (2), p. 29.

<sup>5</sup> O. BIERI (5), p. 131-133.



Seeland sont aussi peuplés de villages plus ou moins compacts, avec des écarts en nombre variable. Les formes de ces villages changent : tantôt en amas, comme dans le Bucheggberg, tantôt allongés et même linéaires, comme entre Aar et lac de Bienne ; ils sont tantôt en groupement serré, tantôt plus relâché ; ils sont plus grands près de l'Emme, plus petits dans le Bucheggberg.

Une grande partie de l'ancien pays de Vaud, tant sur territoire fribourgeois actuel que dans le canton de Vaud, appartient au domaine de la concentration ; ce sont le Vully et les collines qui séparent le lac de Neuchâtel de la Broye, la vallée de la Broye, le pays entre Broye et Sarine, le bassin de la Glâne ; il faut y ajouter, de l'autre côté du Gibloux, la vallée moyenne de la Sarine, une large plaine tout enclose de collines et de monts et où convergent les rivières. Les villages compacts se retrouvent jusqu'au défilé de Montbovon.<sup>1</sup> Comme le Gibloux, le Jorat limite au Sud la région de concentration, qui s'étend sur le Gros-de-Vaud, de la Broye à l'Orbe et à la Venoge, sur le plateau subjurassien, plus au Sud sur tout l'espace compris entre le Jura et le Léman, dans la région du vignoble de la Côte comme aux abords de la forêt jurassienne. Dans toutes ces contrées romandes, les villages sont en général petits, massés, serrés.

Le canton de Genève est un mince territoire rural autour d'une grande ville ; c'est souvent plutôt une banlieue qu'une campagne. Les propriétés des riches bourgeois de la ville, avec maison de maîtres et grande ferme, se mêlent aux villages purement campagnards. Il en résulte un aspect ambigu, mais dont tous les éléments ruraux portent bien la marque de la concentration.

Celle-ci règne encore dans la plupart des vallées du centre et du Sud des Alpes. Le Valais est, à l'exception du seul val d'Illeiez, un pays de villages, plus grands dans la plaine et dans les élargissements des grandes vallées, plus petits sur les coteaux, les versants, les hauteurs. Non seulement les domiciles principaux sont agglomérés en villages, mais encore la plupart des « remues ». Les écarts ne sont généralement que des granges et fenils, où se déposent les récoltes jusqu'à ce qu'on ait le temps de les emporter au village trop éloigné. Si l'on met hors de compte les constructions des alpages, d'ailleurs, elles aussi, souvent réunies en villages, on constate qu'il n'y a pas plus d'écarts sur les confins qu'à l'intérieur de la zone cultivée.

Dans le prolongement de la vallée longitudinale du Rhône, celle d'Urseren présente le même aspect de villages très concentrés, sans hameaux et même maisons intermédiaires. Dans les vallées du Rhin règne d'ordinaire le même régime. Toutefois la même bigarrure y existe au point de vue de l'habitat rural que pour la confession et la langue. Au milieu des régions de concentration on trouve des territoires de dispersion. Ainsi la commune d'Obersaxen, au Sud du Rhin antérieur, la contrée au Sud de Flims, la vallée de Safien, le sommet du Domleschg, le fond du Schanfigg, et tout le Prättigau et la vallée de Davos, enfin

<sup>1</sup> PIERRE HANSSEN (21), dans JEAN BRUNHES, *La Géographie humaine*, I, p. 174.



Tarasp dans la Basse-Engadine, ne sont point sans villages, mais présentent aussi d'autres types de peuplement : hameaux et poussière de maisons isolées, tant habitations que granges et fenils.

La haute vallée de l'Inn est une des régions les plus typiques au point de vue de la concentration : les villages y sont complètement isolés et des kilomètres séparent les groupements.

Les vallées qui descendent au Tessin offrent un spectacle analogue. Qu'il s'agisse du peuplement des vallées, ou de celui des versants, beaucoup moins développé, vu leur déclivité, ce sont partout des villages, le plus souvent massés, échelonnés le long du thalweg ou sur les terrasses latérales, et entre lesquels on ne rencontre que des granges, isolées ou en groupes, nécessitées par l'éloignement même des villages d'habitations. La vallée de la Verzasca fait exception, comme aussi les bords du lac Majeur et presque tout le Sotto Ceneri.

#### B. DOMAINE DE LA DISPERSION (Carte, n° 8).

Par dispersion, on entend ici tout d'abord le peuplement en maisons isolées tel qu'on le rencontre dans le pays de Schwarzenbourg et de Guggisberg, dès la banlieue Sud de Berne jusqu'aux pentes de la chaîne du Gantrisch ; ou dans le massif du Napf, entre les vallées de la Grande et de la Petite Emme, et sur le cours supérieur de ces rivières, ou bien encore dans les Rhodes-Intérieures d'Appenzell.<sup>1</sup> On comprend encore sous le terme de dispersion le peuplement en très petits hameaux, de deux à cinq maisons, parfois issus de la ferme isolée par division et dissociation. Le hameau est la forme caractéristique de l'habitat<sup>2</sup> des Rhodes-Extérieures d'Appenzell où l'on appelle de ce nom tout groupe dont les unités ne sont pas éloignées de plus de 60 m. Enfin, le mot dispersion n'exclut pas même les villages, centres administratifs, religieux, commerciaux, quand le reste du territoire est semé de fermes ou de petits hameaux.

Le domaine de la dispersion est fragmenté en une série de compartiments dont les plus étendus occupent la frange Nord des Alpes. C'est d'abord le pays d'Appenzell et sa bordure saint-galloise tant à l'Ouest qu'au Nord. C'est ensuite le versant occidental du Rheintal, pays de « monts », au peuplement plus ou moins dispersé, opposé aux villages de la plaine : Seveler-, Staudener-, Grabser-, Gamser-, Rebstein-, Marbach-, Gätzi-, Korn-, Warmis-berg. Par Wildhaus et la vallée alpine de la Thur,<sup>3</sup> ce territoire communique avec le pays du Schnebelhorn et du Hörnli, entre les vallées de la Thur et de la Töss, pays de fermes disséminées sur les hauteurs. Au pied de la masse rocheuse du Speer, le vallon d'Amden a aussi ses habitations dispersées.<sup>4</sup>

De l'autre côté de la vallée de la Linth, les maisons isolées parsèment la plupart des vallées du pays de Schwytz : Wäggital, haute vallée de la

<sup>1</sup> A. OTT (34), p. 49.

<sup>2</sup> A. OTT (34), p. 45.

<sup>3</sup> N. FORRER (15), p. 39.

<sup>4</sup> H. KRUCKER (25), p. 79.



Sihl, val d'Alpthal, vallées de la Steineräa et de la Bibere, ainsi que toute la partie montagneuse du canton de Zoug, de la Hohe Rone au bord du lac de Zoug. Les agglomérations des rives du lac d'Aegeri et de la Lorze sont dues à la seule industrie, qui a peuplé certains emplacements favorables. La dispersion se remarque aussi des deux côtés de la basse Sihl, sur le Zimmerberg qui domine le lac de Zurich,<sup>1</sup> et où les communes de Hirzel, Schönenberg et Hütten mériteraient le nom de Höfe (fermes), donné au district schwytzois limitrophe, et sur l'Albis, dont la croupe comme les flancs ne portent que des maisons éparses.

Le quadrilatère délimité par les deux golfes septentrionaux du lac des Quatre-Cantons, le lac de Zoug et la vallée de la Reuss, avec ses nombreuses fermes éparses sur les côtes, et la presqu'île de Horw, au Sud de Lucerne, relie les territoires précédents au plus vaste domaine de la dispersion, la région du Napf. A proprement parler, le massif montagneux du Napf, cercle à peu près complet dont le chemin de fer fait le tour sans y pénétrer, est moins étendu que la région de dissémination qui le dépasse au Nord, au Sud et à l'Ouest. Au Nord, la ferme isolée s'avance jusqu'à une faible distance du Jura, dans la direction d'Olten. Elle règne, sinon dans le fond des vallées, du moins sur les hauteurs comprises entre les vallées de la Wigger, de l'Oenz et de la Grande Emme. Au Sud, elle occupe les versants de l'Entlebuch jusqu'au pied des Alpes d'Unterwald et par les sources de la Waldemme et de l'Ilfis, par le pays de Flühli, Marbach et Schangnau, se rapproche du lac de Brienz. A l'Ouest, elle rejoint la vallée transversale de l'Aar par-dessus le Haut Emmental et le sillon que suit le chemin de fer de Berthoud à Thoune. Napf, Entlebuch et Emmental sont les royaumes par excellence de la maison isolée.

Elle paraît à peine moins caractéristique de ce pays entre Aar, ou mieux entre Gurbe et Sarine, qui a porté à un moment de l'histoire le nom de Uechtland. On a dit d'abord Fribourg en Uechtland pour distinguer la ville suisse de son homonyme d'Allemagne (en Brisgau). L'Uechtland est traversé et drainé par la Singine et son affluent la Schwarzwasser. Sans doute, y a-t-il là le gros bourg de Schwarzenbourg, il est le seul ; partout ailleurs on observe le semis régulier de fermes et de hameaux.

Plus loin vers l'Ouest, en terre romande, la maison isolée caractérise la partie méridionale du Jorat et son prolongement, au-dessus des vignobles de Lavaux et du Léman jusqu'à la vallée de la Veveyse.<sup>2</sup> Ce qu'on appelle les « monts » : Le Mont, monts de Pully, monts de Lavaux, de Chardonne et de Corsier, à cause de l'altitude supérieure à celle des petits villages viticoles, n'est peuplé, en contraste, que par des fermes isolées ou de très petits hameaux. Comme dans la région du Napf, les maisons d'école, loin d'être placées dans des villages administratifs, sont isolées aussi bien que les fermes. Seul le chemin de fer a déterminé, sur son parcours, quelques agglomérations, de caractère d'ailleurs plus commercial qu'agricole.

<sup>1</sup> A. SCHOCH (42), p. 70.

<sup>2</sup> CH. BIERMANN (7), p. 68.



Dans le Jura, les pays de dispersion ne forment en général que d'étroites franges des territoires de concentration. Ainsi, sur les flancs et jusque sur le sommet de la chaîne du Chasseron, où les fermes s'appellent des Prises ; ainsi à la Côte-aux-Fées et sur les autres hauteurs qui dominant le val de Travers, sur Pouillerel comme au pied oriental et sur la croupe de Chaumont. Au sommet de la Montagne du Droit, qui borde au Nord le vallon de Saint-Imier, commencent les fermes isolées habitées par des anabaptistes de langue allemande, auxquels l'isolement a permis de conserver leur idiome et leurs croyances. C'est à la Chaux d'Abel que la dispersion est la plus accentuée ;<sup>1</sup> elle se poursuit, par Mont-Tramelan, jusqu'au Graivery et surtout au Raimeux. La Montagne de Moutier est aussi une région de fermes éparses. Le nœud de chaînes des Rangiers, entre l'Ajoie et la vallée de Delémont, en est une autre, entre deux régions de concentration. Cependant, il n'y a pas que sur les hauteurs qu'on trouve des maisons isolées, mais encore dans les vallées de Chaluet, de Seehof, de la Scheulte, dans la vallée supérieure de la Dünneren et dans celle de Rämiswil et jusque dans la haute vallée de la Lüssel.

### C. FORMES INTERMÉDIAIRES.

La concentration est rarement parfaite, et jamais sur de grandes étendues. De même la dispersion régulière exige une certaine uniformité de relief, comme aussi de la couverture végétale, surtout de la forêt. Il faut donc faire abstraction, en établissant les limites de leur domaine, des anomalies qui sont manifestement accidentelles.

Mais pour peu que le nombre des écarts augmente, ou que les maisons isolées se rapprochent plus sur certains points que sur d'autres, on a affaire avec des types d'habitat mixte. Il est possible d'en distinguer six.

#### a) *Dispersion linéaire* (Carte, n° 7).

Tout en étant séparées les unes des autres, les fermes s'ordonnent tout au long d'une ligne, qui est généralement une route. Ce type se rencontre dans les hautes vallées fermées du Jura plissé, hautes parce que fermées, fermées à cause de la nature karstique du terrain ; en outre, ces poljes ont vu s'obstruer leur fond par du matériel glaciaire ; il s'est formé à la vallée de Joux un lac, à la Brévine et aux Ponts des tourbières, qui limitent l'espace habitable à une ou deux étroites bandes au pied des versants. C'est en somme une forme locale de dispersion. Dès que les conditions naturelles changent, la dispersion redevient normale ; la preuve en est donnée par la vallée de la Brévine, dont la partie méridionale s'élève au-dessus du marécage ; les maisons n'y sont plus restreintes au bord de la route. Ou bien par la longue vallée qui, de Court, se poursuit jusqu'à Balsthal et au delà : les fermes y sont dispersées sans ordre.

<sup>1</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 95.



b) *Dispersion en villages, hameaux et fermes* (Carte, n° 2).

Le canton de Thurgovie donne une excellente idée de ce type. Si l'on considère comme unité non seulement chaque groupement ou agglomération, village ou hameau, mais encore chaque ferme isolée, on en compte 1,77 par km<sup>2</sup> en Thurgovie,<sup>1</sup> contre 1,56 à Schaffhouse et 6,9 en Appenzell. La Thurgovie se rapproche donc plus des conditions de Schaffhouse, qui est un pays de concentration, que de celles d'Appenzell, pays de dispersion. Et pourtant, la Thurgovie est un pays de petits hameaux et de fermes comme l'Appenzell, plutôt que de villages comme le canton de Schaffhouse. Concluons donc que hameaux et fermes forment un réseau moins serré en Thurgovie qu'en Appenzell. Il s'y ajoute encore que la Thurgovie compte beaucoup plus de villages, petits, moyens ou grands, et de bourgs : 13,4 pour cent des localités ont plus de 20 maisons d'habitation en Thurgovie, soit onze fois ce qu'on trouve en Appenzell, où cette proportion n'est que de 1,2 pour cent. Les villages, dont chacun occupe un grand espace, contribuent à affaiblir la densité moyenne de localités. La répartition est d'ailleurs très irrégulière. Les fermes prédominent dans l'extrême Sud, qui a été compris dans la région de dispersion du Hörnli.<sup>2</sup> Les gros villages s'échelonnent le long de la vallée de la Thur et le long des rives du lac de Constance et du Rhin ; cette dernière région a été incluse dans la région de concentration du Nord zuricois. Les hameaux, petits et grands, sont plus serrés qu'ailleurs à la frontière Sud du canton, ainsi que sur certains points de la vallée de la Murg, ou encore de la dorsale lacustre (Seerücken), colline qui sépare la Thur du lac.

Le régime thurgovien ne s'arrête pas à la frontière cantonale ; il se continue dans la Principauté saint-galloise, et remonte la vallée du Toggenbourg : gros villages, souvent industriels, y alternent irrégulièrement avec de plus petites agglomérations et de nombreuses fermes ; dans le Toggenbourg,<sup>3</sup> les grosses localités sont sur le plafond de la vallée, les fermes et les hameaux sur les versants. Tantôt les intervalles entre unités de peuplement sont assez grands ; tantôt ils sont si petits, qu'il a suffi d'une faible extension de la construction pour fondre plusieurs petites localités en une grande.

Le canton de Zurich appartient au même type tant dans la vallée de la Töss que dans le Haut-Pays du Sud, et sur les croupes du Pfannenstiel, qui séparent la vallée de l'Aa du lac de Zurich. Les gros villages y sont, comme à Saint-Gall, mi-agricoles, mi-industriels. Leur abondance y est en rapport avec la très forte densité kilométrique de ce canton.

A l'Ouest de l'Albis, qui est marqué par la dispersion, nous retrouvons sur le plateau zougnois et lucernois le mélange d'agglomérations d'autant plus grosses que l'industrie y est pratiquée, de hameaux et de fermes isolées. Il semble qu'il y a là davantage de gros villages qu'en Thurgovie,

<sup>1</sup> E. SCHMID (39), p. 57-58.

<sup>2</sup> E. SCHMID (39), p. 51.

<sup>3</sup> A. VÖLKE (45), p. 47.



d'avantage aussi de hameaux, et que les fermes seules sont plus rares, sauf sur les collines, comme le Lindenberg, qui séparent les vallées. Le fond souvent marécageux de celles-ci localise les villages à leurs bords.

La Haute-Argovie connaît des villages étendus, aux maisons assez éloignées les unes des autres, qui s'effilochent en hameaux, qui à leur tour, s'amincissent en maisons « en ordre lâche », avant de rejoindre les formations identiques des villages voisins. Puis le pays s'accidente, d'étroites vallées s'insinuent entre des collines peu élevées et reçoivent les villages et, plus loin, les hameaux, tandis que les hauteurs portent des chapelets de fermes.

Le Bas-Emmental, avec ses grands villages distendus, allongeant leurs tentacules vers l'amont, vers l'aval et dans les vallons latéraux ; la vallée transversale de l'Aar avec celle de la Gurbe, parallèle, et le Belpberg intermédiaire, font partie aussi de cette zone de transition entre le plateau couvert de grands villages et la montagne, Napf ou Uechtland, semée de fermes.

Ce sont les hameaux et les fermes qui l'emportent à l'Ouest de Berne,<sup>1</sup> dans la Singine et la Basse-Sarine fribourgeoise. Le Gibloux porte des villages jusqu'à 900 m. d'altitude, et ce n'est que la forêt de son sommet qui arrête le développement des petits hameaux et des fermes à 1100 m. de hauteur environ.

Le pays compris dans la boucle de la Haute-Broye, strié de vallons orientés Sud-Ouest-Nord-Est, ne manque pas de villages, d'ailleurs fort dissociés, mais ce sont les hameaux et les fermes qui l'emportent. Quant au Jorat oriental,<sup>2</sup> il voit se succéder sur ses gradins les villages aux étages inférieurs, les hameaux plus haut, les fermes près du sommet et au voisinage de la forêt. Vers le Nord, le Jorat perd en hauteur et en variété, les fermes diminuent de nombre et les villages se resserrent ; on passe assez rapidement au régime de la concentration.

On trouve la dispersion mélangée dans quelques parties du Jura à forme de plateau, comme les Franches-Montagnes du Nord et de l'Est, et même le pays plus accidenté qui y fait suite jusqu'à la vallée de la Birse ; ou bien encore dans la haute région qui clôt à sa source le val de Travers, avec les villages des Bayards et des Verrières, et les hameaux de la Côte-aux-Fées ; enfin à Sainte-Croix, éparpillé en villages et hameaux des deux côtés du Mont des Cerfs.

Les vallées septentrionales des Alpes se rattachent au même type ; c'est la dispersion qui y est de règle, mais elle n'exclut pas des formes très diverses. Ainsi dans l'Obwald : la ferme isolée l'emporte non seulement sur les hauteurs, mais même à leur pied ; mais elle se rapproche souvent tant de ses voisines, à moins de 100 m. de distance, qu'on doit parler de dispersion en hameaux ; d'autre part, les villages ne manquent pas d'étendue ; ce ne sont pas seulement des centres administratifs et sociaux, il peut y en avoir plusieurs par commune, ni des centres de

<sup>1</sup> O. BIERI (5), p. 129.

<sup>2</sup> CH. BIERMANN (7), p. 70-73.



trafic ; leurs habitants sont surtout agriculteurs et ils peuvent grouper plusieurs centaines d'âmes, et même plus d'un millier.

Dans une vallée industrielle comme Glaris,<sup>1</sup> les villages l'emportent ; historiquement ce ne sont pourtant que des hameaux et des maisons seules dont les intervalles ont été occupés par les nouveaux habitants que l'industrie a appelés. Ainsi le village originel de Linthal<sup>2</sup> ne comprenait (en 1910) que 53 maisons avec 265 habitants ; mais 1 maison isolée, 7 petits hameaux (2-10 maisons), 4 grands hameaux (11-20 maisons), 2 petits villages (21-50 maisons), se sont, en s'accroissant, agglomérés au village primitif, dont ils ne forment plus que des quartiers, et avec lequel ils groupent 218 maisons et 1475 habitants ; sans préjudice des 31 fermes et des 26 petits hameaux que porte encore le territoire communal.

Dans la vallée de la Seez,<sup>3</sup> qui a toujours desservi le trafic direct entre le Rhin et Zurich, les villages sont massés, et réunissent souvent plus de 1000 hab. (Flums, Mels). Il y en a de plus petits dans les vallées latérales, comme Pfäfers. Mais, en général, sur les pentes prédominent les maisons isolées, qui y forment ce qu'on appelle les « monts » (Grossberg et Kleinberg à Flums, Vorderberg, à Mels, Viltersberg, Wangs-Hinter- et Vorderberg, Wallenstadt-Berg). Le hameau est une forme intermédiaire, pas du tout rare.

Les vallées de la Muota (Schwytz) et de la Reuss (Uri), les deux vallées d'Unterwald, l'éventail de vallées de l'Oberland bernois, la vallée fribourgeoise de la Jogne, les vallées des Alpes vaudoises, le val d'Illeiez, en Valais, reproduisent l'un ou l'autre de ces caractères.

Dans l'intérieur des Alpes, il n'y a que quelques vallées grisonnes où l'on trouve juxtaposés, dans une dispersion irrégulière, fermes, hameaux et villages. L'énumération en a déjà été faite plus haut (page 13).

Enfin, au Sud des Alpes, le val Verzasca, extrêmement étroit, compte de petits villages, un grand nombre de hameaux, petits et grands, et quelques maisons isolées.

c) *Dispersion sur le Plateau, villages dans les vallées* (Carte, n° 3).

Ce type est spécial au Jura, de Bâle et d'Argovie.<sup>4</sup> Les vallées, plus ou moins étroites, qui descendent au Rhin, entaillent une surface de plateau assez uniforme et régulière. Là sont les villages, aussi compacts, aussi serrés que dans la vallée du Rhin toute voisine ; rares sont les villages de plateau, et presque tous sont placés sur des têtes de ruisseaux. Ces derniers sont massés, tandis que les villages de vallée sont allongés. Sur les plateaux on ne trouve, en général, que des fermes isolées, d'autant plus nombreuses qu'on se rapproche du Jura plissé qui domine la plaine de l'Aar.<sup>5</sup> Dans le Jura tabulaire, les versants sont plus riches en fermes

<sup>1</sup> F. JENNY (22), p. 67.

<sup>2</sup> F. JENNY (22), p. 68.

<sup>3</sup> W. MANZ (28), p. 50.

<sup>4</sup> P. SUTER (43), p. 162 ; P. VOSSELER (46), p. 212.

<sup>5</sup> P. SUTER (43), p. 166.



que les plateaux, pauvres en eau. Les fermes sont rarement voisines l'une de l'autre ; elles ne forment guère de groupe : le hameau est une forme exceptionnelle de peuplement.

d) *Nombreux petits villages* (Carte, n° 5).

Ce type se rencontre tout d'abord dans le Tessin méridional. C'est un pays de vignes, où les villages, en général petits, sont construits en ordre serré ; les maisons se touchent et enferment entre elles de grandes cours ; elles sont bâties en hauteur, le rez-de-chaussée étant réservé au bétail et aux locaux agricoles. Les villages sont en général distants les uns des autres d'un kilomètre ou même moins ; on en trouve même à moins de 500 m. d'éloignement, par exemple près de Brissago (lac Majeur). Entre les villages, on trouve encore de nombreux hameaux, et parfois des maisons isolées. On pourrait parler d'une véritable dispersion, si ce n'était que les éléments en sont non pas des fermes, mais des villages, et même des villages très concentrés.

Il faut rattacher à ce type à peu près tout le Sotto Ceneri, et dans le Sopra Ceneri, la rive septentrionale du Verbano ; peut-être aurait-il fallu aller plus loin et y adjoindre les basses vallées du Tessin et de la Moesa ; mais là, les villages, sans être plus grands, sont à des intervalles plus considérables.

Le val Bregaglia, et le val de Poschiavo, tout au moins sa partie inférieure, ont aussi de petits villages et hameaux très rapprochés.

D'autres régions viticoles pourraient être attribuées à ce type, par exemple, dans le Bas-Valais. Le vignoble de Lavaux, à l'Est de Lausanne, avec ses nombreux petits villages et les « clos » ou maisons de vigneron disséminés dans les intervalles, a paru y appartenir nettement. C'est une bande de terre, large de quelques kilomètres seulement, en bordure du Léman. Au delà de Lavaux, elle se continue à Montreux, où l'industrie hôtelière n'en a pas entièrement effacé les caractères (les villages encore autonomes de Montreux en sont un reste), à Villeneuve, et sur le versant droit de la vallée du Rhône, jusqu'à Bex.

e) *Grands villages-nébuleuses* (Carte, n° 4).

Ils sont particuliers au Rheintal et d'ailleurs encore plus caractérisés sur la rive autrichienne que sur la rive suisse. Rien n'approche, du côté suisse, de Höchst ou de Lustenau, les deux derniers villages vorarlbergeois en descendant le Rhin. Diepoldsau, que la correction du fleuve vient de laisser sur la droite est formé, outre d'une ferme et de deux hameaux, de deux grands villages, Diepoldsau proprement dit et Schmitter, de 1200 à 1300 hab. chacun, mais qui se font suite au point qu'on ne constate entre eux aucun intervalle. Il y en a un, court, jusqu'à Widnau, qui se soude lui-même à Heerbrugg, lui-même partie de Balgach. Entre chacun des villages de Balgach, Rebstein, Marbach, Lu-



chingen, Altstätten, il n'y a pas 500 m. de distance. Il ne s'agit pas de villages linéaires, mais de villages en « tas », où les maisons s'alignent le long d'un réseau de chemins.

Cependant, les villages du Rheintal central, Oberriet, Sennwald, se réduisent à une rue ou route que bordent ci et là des groupes de maisons, comme des ganglions sur le passage des nerfs.

Le caractère de nébuleuse reprend en amont, avec Gams, Grabs, Buchs, Burgerau-Räfis, Sevelen.

f) *Agglomération mi-industrielle, mi-agricole* (Carte, n° 6).

En plusieurs régions de la Suisse, l'industrie imprime un caractère spécial à l'habitat, d'abord par une augmentation de la densité de la population, qui se traduit sur la carte par une augmentation du nombre des maisons, lesquelles, s'insinuant entre les localités déjà construites, les fondent entre elles et font de plusieurs petits villages de grands villages, bourgs ou même villes.<sup>1</sup> Nulle part, ce caractère n'est si prononcé qu'aux bords du lac de Zurich, ainsi qu'au début de la vallée de la Limmat, donc en amont et en aval de la grande ville de Zurich.<sup>2</sup> Il ne s'agit cependant pas d'une région tout à fait urbanisée ; les villages gardent un aspect rural, une partie plus ou moins considérable des habitants conservent leurs occupations agricoles, sinon dans le centre, du moins à la périphérie, dans la zone la plus voisine de Zurich, au-dessus des localités, plus loin, au pied du coteau entre les localités. L'activité agricole s'y applique, partie à la vigne, partie aux jardins potagers et fruitiers ; c'est dans cette région, à Wädenswil, que se trouve une école d'agriculture et de viticulture importante. Ainsi se constitue une bande de peuplement quasi ininterrompue, plus large près de la ville, plus étroite à distance.

<sup>1</sup> F. JENNY (22), p. 113.

<sup>2</sup> A. SCHOCH (42), p. 68.



## II

### Causes de la distribution actuelle de la population rurale.

---

La Suisse n'offre pas beaucoup de variété au point de vue de la propriété. Elle a, en effet, derrière elle des siècles, non seulement d'indépendance politique, mais de liberté civile. D'autre part, le régime républicain, sinon démocratique, y a toujours régné depuis sa fondation. Les circonstances n'ont donc pas permis la constitution de la grande propriété, qui manque à peu près totalement.<sup>1</sup> Il s'est créé, en ce dernier siècle, par le dessèchement de vastes régions marécageuses, quelques plus grands domaines, qui sont propriété des communes et cantons aux frais desquels se sont faits les travaux d'amélioration; des écoles d'agriculture ou des pénitenciers y sont installés; ce ne sont guère que quelques unités. En dehors de ces cas, les gros propriétaires suisses ne disposent guère de plus de 40 à 50 ha., alpages de montagne mis à part. Le régime de la propriété ne me paraît donc pas avoir eu d'influence sur la répartition de la population rurale.

En dehors de ce facteur, on a invoqué, comme cause du groupement ou de la dispersion, des faits naturels (relief, sources, terrains, etc.), des faits ethniques, des faits sociaux, des faits économiques.

#### 1. FAITS ETHNIQUES.

La Suisse a été peuplée, après les temps néolithiques dont nous savons trop peu de chose, par une tribu gauloise, les Helvètes, qui occupa exclusivement le Plateau et surtout sa partie occidentale. Ils vivaient, d'après César, en villes, villages et maisons isolées. Les vallées intérieures des Alpes étaient habitées par des peuplades que les anthropologues considèrent comme celto-alpines, sans pouvoir dire si elles étaient différentes des Rhétiens des Alpes orientales. Par-dessus ces peuples s'établit la domination romaine. A l'époque des invasions germaniques, le pays se

<sup>1</sup> H. BERNHARD (2), p. 20.



divisa en deux : l'Ouest fut occupé par les Burgondes, déjà romanisés, et qui se juxtaposèrent aux Gallo-Romains subsistants, l'Est par les Alamans encore barbares et qui firent la conquête militaire du pays. La frontière entre Alamans et Burgondes fut longtemps une marche déserte, l'Uechtland, entre Aar et Sarine. Les Francs s'installèrent postérieurement dans l'extrême Nord. Quant aux vallées intérieures des Alpes, elles ne furent germanisées que tard et très incomplètement.

La répartition de l'habitat rural en Suisse ne concorde pas avec les divisions ethniques. La concentration, par exemple, règne aussi bien dans les contrées purement alémanniques et franques de Schaffhouse que dans le pays romano-burgonde de Genève ; on la retrouve dans l'Ajoie comme dans le pays de Bâle ; elle domine dans les vallées intérieures et méridionales des Alpes. De même pour le type mixte de dispersion, où voisinent villages, hameaux et fermes (type Cb, 2 de la carte) ; son domaine s'étend d'une manière presque ininterrompue d'un bout du Plateau suisse à l'autre, des bords du lac de Constance au voisinage du Léman. Quant à la dispersion proprement dite, elle se rencontre surtout en Suisse orientale, soit en Suisse alémannique ; de telle sorte qu'avant les travaux de Meitzen, l'opinion s'était accréditée dans notre pays que la dispersion en fermes était une forme de peuplement caractéristique des Alamans. En tout cas, les conclusions de Meitzen se heurtent au fait que, dans plusieurs des districts de dispersion, les Alamans ont été les premiers et les seuls occupants à l'exclusion de tout Gallo-Romain ou Rhéto-Romain ; ainsi, d'après Krucker,<sup>1</sup> à Amden, au-dessus du lac de Wallenstadt ; ainsi, d'après Forrer,<sup>2</sup> pour la partie alpine de la vallée de la Thur, et d'après Bernhard,<sup>3</sup> pour la haute vallée de la Töss. D'autre part, les seules vallées des Grisons qui appartiennent au domaine de la dispersion, mélangée il est vrai, sont celles où se sont établis des Valaisans (Walser) alémanniques, appelés par les seigneurs allemands de Rhétie pour asseoir mieux leur domination dans ce pays de langue et de civilisation différentes. Wettstein<sup>4</sup> a montré que dans la vallée de Safien, le type germanique est remarquablement pur dans le haut de la vallée, par où sont venus les Valaisans, et est moins répandu dans le bas, à Tenna et Versam, déjà colonisés précédemment. Or, le haut de la vallée est peuplé de fermes, le bas a quelques villages. En revanche, il y a des vallées, comme celles de Rheinwald, d'Avers, qui ont été également colonisées par les Valaisans — c'est même du Rheinwald que sont venus les Valaisans de Safien — et qui sont peuplées suivant le système de la concentration.

Il me semble, par conséquent, impossible de conclure que les habitudes ethniques aient eu quelque influence, positive ou restrictive, sur les formes du peuplement. Quelles qu'aient été, entre autres, les préférences des Alamans, ils les ont fait taire devant les circonstances contraires.

<sup>1</sup> H. KRUCKER (25), p. 75.

<sup>2</sup> N. FORRER (15), p. 39.

<sup>3</sup> H. BERNHARD (1), p. 64.

<sup>4</sup> O. WETTSTEIN (50), p. 40.



## 2. FAITS NATURELS.

De même que la Suisse est divisée dans le sens de la longueur en trois zones orographiques : le Jura, le Plateau et les Alpes, de même sont disposés les domaines zonaux de l'habitat rural. Du Léman au Rhin, la concentration est le régime des plaines et des bas plateaux : pays de Genève, plateau subjurassien et Gros-de-Vaud, large et longue dépression du pied du Jura, d'Orbe à Soleure, basses plaines de l'Aar, de la Reuss, de la Limmat à leur confluent, vallée du Rhin, plateaux et plaines de Schaffhouse. Au contraire, la dispersion règne sur les pentes. Du Jorat à l'Appenzell, la molasse inclinée hérissée de côtes, zébrée de ravins profonds que l'érosion fluviale a eu beau jeu à y ouvrir, sans qu'elle ait réussi encore à en régulariser le profil, ni longitudinal, ni transversal, crée un relief des plus articulés. L'opinion de Bick<sup>1</sup> à propos de l'Appenzell est que la configuration accidentée y impose l'exploitation très petite à laquelle convient la ferme isolée. Dans les pays accidentés, dit Forrer,<sup>2</sup> la maison isolée présente l'avantage d'une meilleure surveillance du domaine, d'une meilleure accessibilité, de moindres distances entre l'habitation et les champs. Les fermes isolées, dit E. Schmid,<sup>3</sup> sont bien plus aptes à utiliser les formes du terrain ; aussi, en Thurgovie, se trouvent-elles dans la région la plus accidentée du canton, celle du Hörnli. Bernhard<sup>4</sup> considère comme établi que le village est la forme du peuplement en pays plat, la ferme en pays de collines, le hameau étant la forme intermédiaire et se rencontrant à la fois dans l'un et l'autre territoires. Les fermes, dit-il encore, peuvent, en raison de leur petitesse, s'adapter beaucoup mieux que les hameaux et les villages aux conditions naturelles. Les formes exigües du relief permettent la dissémination, dit Vosseler.<sup>5</sup> La variété et la faible étendue des emplacements agricoles, dit Schmidt,<sup>6</sup> à propos de la zone de chevauchement du Jura plissé sur le Jura tabulaire, ne conviennent pas à de grosses agglomérations.

On a souvent relevé l'opposition qui existe dans les vallées du Jura bernois entre les villages massés près du thalweg et les fermes isolées sur les hauteurs. Comme ces fermes sont habitées par des Bernois de langue allemande, on a voulu y voir l'influence de la race. Mais ailleurs, aux Rangiers, comme en différentes parties des Franches-Montagnes, il s'agit de fermiers de langue française ; et, d'autre part, même les fermes allemandes ont des noms français, ce qui prouve qu'elles ont été fondées par des Romands. La race n'a donc rien à faire là dedans, mais non plus les formes du relief, car ici, par suite du modelé karstique, les formes rudes sont en bas, les formes douces en haut. C'est alors l'altitude qu'on a fait intervenir. La montagne est le pays des fermes, le bas pays des

<sup>1</sup> P. BICK (4), p. 69.

<sup>2</sup> N. FORRER (15), p. 42.

<sup>3</sup> E. SCHMID (39), p. 51.

<sup>4</sup> H. BERNHARD (1), p. 64.

<sup>5</sup> P. VOSSELER (46), p. 220.

<sup>6</sup> E. SCHMIDT (40), p. 44.



villages, dit Bieri.<sup>1</sup> Bernhard<sup>2</sup> explique comme suit la prédominance des fermes sur les hauteurs : Le sol ne peut y nourrir, dit-il, un trop grand nombre d'habitants, les établissements y sont donc petits et espacés. La ferme correspondrait donc à une région de plus faible production. La même cause pourrait être invoquée pour la haute vallée de la Thur, largement ouverte et relativement plate, où le peuplement est aussi disséminé que dans le tronçon médian, creusé dans la molasse et beaucoup plus compartimenté.<sup>3</sup>

On a invoqué encore comme facteur de peuplement la répartition des sources. On constate leur abondance, entre autres, dans les régions de la molasse inclinée et du flysch préalpin, qui sont les unes et les autres des régions de dispersion. Cependant, le modelé, partout si varié, crée partout ou presque partout les conditions nécessaires à la formation de sources, dont on compte au moins 250.000 en Suisse. Même les nappes dans les alluvions perdent de leur eau par des écoulements analogues aux fontanili de Lombardie. En somme le manque de sources ou leur rareté peuvent restreindre le peuplement et favoriser la concentration, leur abondance permettre la dispersion ; il ne semble pas que ce soient là des facteurs actifs. Si la question de l'eau joue un rôle sur le Jura tabulaire pauvre en sources et en fermes, elle ne semble pas avoir la même importance dans d'autres régions du Jura, les croupes du Jura plissé, le plateau des Franches-Montagnes, où abondent soit villages, soit fermes. Meylan<sup>4</sup> remarque que sur la rive droite de la vallée de Joux l'éparpillement des colons semble avoir été favorisé par le grand nombre de sources qui alimentent d'excellentes fontaines (sources formées dans le revêtement glaciaire des versants), mais sur l'autre rive, la dispersion est à peine moindre, bien que les sources soient infiniment plus rares. A défaut d'eau du sol, la Suisse a l'eau du ciel en abondance ; avec une somme annuelle de pluie qui dépasse partout 1 m. et qui est répartie assez régulièrement sur tous les mois, le Jura peut se passer de sources ; l'eau de pluie recueillie avec soin sur les toits des vastes fermes et conduite dans des citernes maçonnées, suffit pour les besoins du ménage et du bétail.

Dans les Alpes, les conditions de l'eau sont encore meilleures. De préférence aux sources, les torrents<sup>5</sup> y sont souvent mis à contribution, parce qu'il est plus facile d'en dériver l'eau vers les fontaines. Et les territoires d'alimentation sont si peu fréquentés que cette eau superficielle n'offre que bien rarement du danger. Et cependant la concentration domine dans une grande partie des Alpes, et, dans l'autre, les villages et les hameaux se partagent la place avec les maisons isolées. D'une part, les villages montent à des altitudes supérieures aux sommets mêmes du Plateau et du Jura, s'approchant de 2000 m. dans le Valais, les dépassant de peu dans les Grisons, et ils n'y sont pas moins massés que dans la plaine, à peine plus petits — et donc l'altitude n'est pas un facteur

<sup>1</sup> O. BIERI (5), p. 135.

<sup>2</sup> H. BERNHARD (1), p. 75.

<sup>3</sup> N. FORRER (15), p. 41.

<sup>4</sup> R. MEYLAN (29), p. 65.

<sup>5</sup> A. VÖLKE (45), p. 44.



de dispersion. — D'autre part, les villages s'accrochent à des versants inclinés, y étageant leurs maisons, dont les rangs supérieurs se haussent au-dessus des inférieurs, bénéficiant ainsi toutes du soleil, malgré leur resserrement — les formes du relief n'influent donc pas sur celles de l'habitat.

D'autres facteurs naturels peuvent être invoqués. Dans certaines vallées, surtout autour du Gothard, le grand nombre et la régularité des avalanches limitent singulièrement l'espace habitable ; les maisons sont chassées des secteurs dangereux et forcées à se rapprocher. Aux époques de chute, il n'est pas prudent de s'aventurer à distance de chez soi ; les écarts sont condamnés à l'isolement le plus complet pendant des semaines. La dispersion a existé dans la vallée de Conches ;<sup>1</sup> elle a fait peu à peu place à la concentration. Les écarts, hameaux plus souvent encore que fermes, ont été progressivement abandonnés ; ils n'ont d'abord plus été occupés que temporairement, à la bonne saison ; puis, quand les maisons ont menacé ruine, on ne s'est pas donné la peine de les réparer ; on les a quittées définitivement. Dans le val Tavetsch,<sup>2</sup> on a la preuve qu'il en a été de même ; là aussi l'avalanche a été une des causes du groupement. Il y a eu progressivement élimination des sites les plus dangereux, qui étaient parfois les plus ensoleillés, et pour cette raison avaient été choisis tout d'abord.

Les torrents aussi sont dévastateurs : descendant les pentes avec impétuosité, ils attaquent les versants de leurs ravins, en minent le pied, y provoquent des éboulements ; les maisons bâties sur leurs bords sont menacées d'écroulement. Les crues sont dangereuses ; elles entraînent parfois la dévastation en dehors du lit torrentiel. Enfin, l'inondation ravage les sections plates des vallées, où les eaux sont brusquement arrêtées dans leur élan et sollicitées de s'étaler.

Inondations, eaux torrentielles, avalanches dessinent un réseau de lignes dangereuses, parfois si serré qu'on n'évite un risque que pour en affronter un autre. Petits ou grands, les villages se massent, dans les mailles du filet.

### 3. FAITS ÉCONOMIQUES.

Un des types d'habitat mixte que j'ai distingués, le type Cd (5 de la Carte), paraît bien attaché à une forme de vie économique, à la culture de la vigne. La vigne demande beaucoup de soins pour lesquels elle donne, année courante, un bon revenu. C'est une culture de petit propriétaire. Dans les vallées méridionales, la vigne se cultive sur pergolas, supportées par d'épais piliers de granit. Entre ceux-ci il est possible de faire d'autres cultures, légumes ou même céréales, à moins qu'on n'en fauche l'herbe pour augmenter la ration du petit bétail, ration dans laquelle entre le produit de l'effeuillage. Par ces ressources accessoires,

<sup>1</sup> CH. BIERMANN (6), p. 55.

<sup>2</sup> W. LEEMANN (27), p. 84.



comme aussi par les agréments du climat, les vallées méridionales sont capables de nourrir une nombreuse population, distribuée en de petits villages dispersés partout sur les coteaux.

Au bord du Léman, les conditions sont un peu moins bonnes ; les cultures intercalaires ne sont pas possibles ; les villages s'espacent un peu plus et les intervalles sont occupés par des hameaux ou même par des maisons isolées.

Dans le Nord de la Suisse et dans le vignoble schaffhousois et zuricois, il y a encore plus d'espacement, il n'y a plus guère de maisons dans les intervalles et l'aspect du pays est celui de la concentration. C'est que la vigne est ici une culture moins rémunératrice.

Le reste de la zone de concentration peut être considéré comme appartenant au domaine du blé, avec une partie de la zone de peuplement mixte.<sup>1</sup> Des belles campagnes du pied du Jura vaudois jusqu'au Plateau zuricois, les villages sont, en été, entourés de moissons dorées, que des chars pesamment chargés rentrent chaque soir dans les grandes granges. C'est le même spectacle qu'on peut admirer dans l'Ajoie et dans la vallée du Rhin, ainsi que dans le fond des vallées du Jura bâlois et argovien.

Dans les Alpes, le Valais tout au moins est encore une terre à céréales ; dans la plaine du Rhône, le maïs, sur les pentes des vallées latérales, le seigle, l'orge, se partagent les altitudes jusqu'à 2000 m. Les champs sont minuscules, mais nombreux et suffisent, ou presque, aux besoins des habitants, d'ailleurs modestes. Le Tessin, les vallées grisonnes du Rhin cultivent aussi le blé, quoiqu'il ne puisse pas toujours arriver de lui-même à la maturité complète, et qu'il faille achever celle-ci, dans le val Bedretto, dans le val Tavetsch, sur de hauts échafaudages analogues à ceux que l'on utilise dans les pays du Nord.

En opposition à ces régions, les territoires de dispersion sont plus souvent des pays herbagers ; ils sont plus humides, ils sont plus froids, ils se prêtent moins, à cause de leur modelé accidenté, aux travaux de culture, il est plus avantageux de les exploiter au moyen du bétail. Les pays de beau bétail, Schwytz, l'Emmental, le Simmental, sont des pays de dispersion. Dans le Jura comme dans le Jorat, les maisons dispersées sont appelées chalets, tout comme les bâtiments d'exploitation des hauts pâturages d'été. Dans le Jura d'ailleurs, on ne distingue pas toujours, ni dans la forme, ni dans l'emplacement, entre les chalets habités temporairement et les chalets d'occupation permanente.

Il s'en faut cependant que ces correspondances soient toujours exactes. Nulle part d'abord l'agriculture ne se présente sans l'élève du bétail. Les fourrages artificiels sont toujours compris dans les assolements. A côté des champs labourés chaque paysan maintient des prairies naturelles. Le lait et le blé sont les deux principales ressources du campagnard suisse. La zone de concentration est donc le domaine des exploitations mixtes.

<sup>1</sup> O. BIERI (5), p. 127.



Rares sont, d'autre part, les purs éleveurs. Dans les régions les plus élevées et les plus froides, on trouve des cultures de pommes de terre, de raves, de choux. Dans le Napf comme dans l'Uechtland, les champs de seigle, d'avoine, même de froment, ne manquent pas autour des fermes isolées. Enfin, dans le bas pays, où sont mélangés villages, hameaux et fermes, il n'y a pas de différence entre l'activité de l'habitant de la ferme et celle de l'habitant du village.

On admet<sup>1</sup> généralement aujourd'hui que la maison isolée se prête mieux à l'agriculture que le village ; elle peut se placer au milieu du domaine, que le propriétaire a intérêt à morceler le moins possible. Avec le morcellement à l'extrême des patrimoines des habitants des villages, les améliorations de l'exploitation sont impossibles.<sup>2</sup> Il s'est fait ici et là des remaniements parcellaires ou remembrements ; ils n'ont affecté que les cultures, ils n'ont pu s'appliquer aux maisons, qui sont restées en place, avec des espaces insuffisants tout autour.

Plus que par l'élevage, c'est par l'exploitation forestière que se distingue la ferme isolée des hauteurs. Elle a été conquise sur la forêt, comme l'indiquent encore un grand nombre de lieux-dits tant dans la partie française que dans la partie allemande du pays.<sup>3</sup> Elle est située au milieu d'une clairière et, comme les cités de l'ancienne Gaule, séparée de ses voisines par une ceinture de forêts plus ou moins continue. Une partie des revenus de la ferme provient des surfaces de forêt qui se sont maintenues. La forêt a fourni tout d'abord les matériaux de construction de la maison, la matière première du mobilier et des instruments de travail, puis le combustible, elle assure, maintenant que les routes se sont multipliées, un article d'échange. Les régions forestières possèdent de nombreuses scieries qu'actionnent les cours d'eau dont elles sont riches.

A mesure que l'industrie devient un des éléments de la vie économique, l'agriculteur qui pratique conjointement le travail des champs et l'industrie à domicile, ou celui qui, employé dans une fabrique, ne consacre à ses champs que ses loisirs, laissant à sa femme et à ses enfants les travaux les plus pressants, est en mesure de se contenter d'un domaine plus petit. Les maisons se rapprochent ; au lieu de maisons isolées, on a des groupes de fermes et des hameaux. C'est la différence que l'on relève entre les Rhodes-Intérieures et les Rhodes-Extérieures d'Appenzell.<sup>4</sup> Les premières sont essentiellement agricoles, le tiers de la population y vit dans les fermes isolées, qui forment plus des trois quarts des localités. Les secondes sont à la fois agricoles et industrielles ; le hameau y devient la forme caractéristique du peuplement (54,5 pour cent des localités) et y abrite près de la moitié (47,5 pour cent) des habitants.

L'industrie augmente la densité de la population. Des régions de dispersion, qui sont essentiellement agricoles, on passe peu à peu à l'habitat mixte, où l'industrie se glisse, puis aux régions de concentration

<sup>1</sup> H. BERNHARD (2), p. 31-32.

<sup>2</sup> H. BERNHARD (2), p. 38.

<sup>3</sup> N. FORRER (15), p. 42.

<sup>4</sup> A. OTT (34), p. 42 ; 47 ; 45.



où elle a plus d'importance. Quand l'industrie devient prépondérante, comme aux bords du lac de Zurich,<sup>1</sup> les hameaux se haussent à l'étendue de villages, les maisons isolées montent au rang de hameaux, d'autres maisons se glissent dans les intervalles restés libres, et il en résulte finalement une agglomération presque continue (type Cf ; n° 6 de la Carte).

#### 4. FAITS SOCIAUX.

Dans le cours des temps — l'époque actuelle nous en donne la preuve — l'habitat rural s'est modifié.

Le domaine de la concentration est sans aucun doute le plus anciennement habité. La toponymie comme les documents témoignent de l'origine romaine de la plupart ou d'une grande partie des villages ; les noms munis du préfixe ou du suffixe *cour*, *cor* ou *court*, si nombreux dans l'Entre-Broye-et-Sarine et dans le Jura bernois,<sup>2</sup> comme les noms de *Ville*, *Villars*, *Villaz* et les noms avec préfixe ou suffixe *villar*, *villard*, *vilier*, *villiers*, *villers*, *velier*, et, dans la partie allemande du pays, avec les suffixes *wiler*, *wil*, *wyl*, reportent aux noms latins *curtis* et *villa*, fermes. Ils ont commencé donc tout d'abord par appartenir à des fermes et non à des villages. Mais ces fermes étaient, sans aucun doute, plus comparables aux centres des grandes propriétés que l'on trouve encore dans plusieurs pays, qu'aux modestes établissements de notre région de dispersion. A côté des bâtiments d'exploitation, il y avait la maison des maîtres, comme voisinait dans le *tchiflik* turc la maison du *bey* ou *beg* avec celles des colons. Or, ces maisons de maîtres nous ont laissé un certain nombre de ruines sur le Plateau suisse, et ces ruines nous prouvent la richesse des propriétaires ; il y a, par exemple, à Orbe, des mosaïques qui sont les plus belles de celles qu'on connaît en deçà des Alpes et dont les motifs décoratifs rappellent ceux qu'on a retrouvés en Algérie-Tunisie ; d'autre part, il semble prouvé que les cubes des mosaïques ont été apportés d'Italie par les artisans mosaïstes, car il s'agit de roches qui n'existent pas en Suisse. Ailleurs, ce sont des statues, des statuettes, qui témoignent encore du goût de luxe des riches Gallo-Romains, comme les hypocaustes montrent leur recherche du confort. On peut donc admettre que les *villae* romaines étaient de grandes propriétés. D'ailleurs, nous savons que leurs domaines égalaient en superficie les territoires communaux actuels.<sup>3</sup> Pour les cultiver, il fallait de nombreux travailleurs, esclaves autrefois, plus tard serfs ou colons. Outre la maison du maître et les bâtiments d'exploitation, la ferme comprenait donc encore les logements des ouvriers. C'était un véritable village, à qui il ne manquait, pour ressembler à un de nos villages actuels, souvent flanqué de son « château », qu'un niveau social plus élevé des habitants.

Cette élévation du niveau social fut apportée par les Germains. Burgondes à l'Ouest, Alamans à l'Est, s'établirent dans la même zone

<sup>1</sup> A. SCHOCH (42), p. 76-79.

<sup>2</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 72.

<sup>3</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 78.



de concentration. Sans doute celle-ci avait-elle été, surtout à l'Est, passablement dépeuplée par les premières incursions des barbares germaniques. Mais surtout la région se recommandait par divers avantages naturels : défrichée depuis longtemps, largement ouverte, facile d'accès, elle se prêtait particulièrement à l'exploitation agricole.

Burgondes et Alamans s'établirent en villages fermés. Nous en avons la preuve non seulement dans les noms qui rappellent les anciennes *villae* romaines, mais encore dans l'affluence des noms terminés en *-ingen*, avec les formes modifiées, en *-igen*, *-ikon*, *-iken*, et, dans la partie française du pays, les noms en *-ens*, *ins*, *-enges*, *-inges*, qui tous renvoient à un groupe, à une collectivité, tribu ou simplement famille dans le sens large du mot, désignée par le nom de son chef : Vuarrens = les gens de *Waro* ; Vucherens, les gens de *Wicharius*, Vufflens, les gens de *Uulfilas*.<sup>1</sup>

L'établissement en villages fermés résultait peut-être tout d'abord de l'exemple fourni par les *villae* romaines, dont plusieurs, abandonnées par leurs possesseurs, s'offraient toutes constituées aux nouveaux habitants. Mais ceux-ci étaient plus enclins que les Gallo-Romains à la vie en communauté. N'étaient-ils pas, depuis des siècles, en perpétuel mouvement, passant d'un territoire à l'autre, les épuisant successivement, toujours à la recherche de nouveaux domaines auxquels appliquer leurs procédés très primitifs de culture ? Dans ces conditions de vie errante, le lien social n'était-il pas forcément chez eux personnel plutôt que foncier ?

Sans doute, l'état de guerre dans lequel ils avaient longtemps vécu avait fortifié la cohésion de leurs groupes. Mais cet état ne fut-il pas supprimé par l'établissement en terre romaine ? Non, car à la chute de l'empire succéda une période d'anarchie complète. Il n'y avait plus de gouvernement fort, plus de police, plus de sécurité. Bernhard<sup>2</sup> admet que le peuplement en villages fermés a répondu à la nécessité de se défendre aussi bien contre les hommes que contre les animaux.

Les villages méritaient bien le nom de fermés, car ils étaient clos d'une haie, *Etterzaun*, ou simplement *Etter*, qui s'est maintenue jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour les villages des vallées qui descendent au Rhin et dont on retrouve le figuré sur les anciens plans. L'espace clos était le seul admis pour construire.<sup>3</sup> L'interdiction de bâtir en dehors de l'enceinte s'est perpétuée jusqu'en 1808 à Unterembrach (vallée de la Töss),<sup>4</sup> et se maintient encore tacitement dans quelques communes conservatrices du Jura argovien.

En contact étroit entre eux dans l'enceinte de leur village, les colons ont été contraints à l'unité de leur activité économique. C'est dans la région de concentration que s'est établi, au moins dans la partie alémanique de notre pays, le système de l'assolement triennal (*Dreifelder-*

<sup>1</sup> *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, t. II, p. 808 810, 811.

<sup>2</sup> H. BERNHARD (2), p. 30.

<sup>3</sup> P. VOSSELER (46), p. 224.

<sup>4</sup> H. BERNHARD (1), p. 117.



wirtschaft).<sup>1</sup> Le territoire labourable est divisé en trois parties, dont les noms subsistent encore sur les plans cadastraux et jusque sur les cartes de l'Atlas topographique. Chacune de ces soles, en all. Zelg, est elle-même divisée en parcelles, appelées Gewann. D'où les noms de Zelgdorf et de Gewanndorf donné aux villages de ce régime cultural. Dans chacune des soles, la culture doit être la même pour toutes les parcelles. Chaque sole porte alternativement une céréale d'hiver et une céréale d'été, après quoi il y a une année de jachère non cultivée. Chaque cultivateur s'efforce de posséder une ou plusieurs parcelles dans chaque sole, afin de pouvoir participer aux récoltes annuelles. Cette contrainte culturale paraîtrait sans doute intolérable à notre époque, elle doit être considérée comme un bienfait en ces temps reculés, où, laissé à lui-même et sans possibilité de s'instruire, le cultivateur aurait rétrogradé aux pires abus.<sup>2</sup>

Tandis que les Alamans de la première heure paraissent s'être simplement substitués à un peuplement précédent, et dans les mêmes emplacements, par exemple, au Nord du Rhin dans les larges vallées du Klettgau et du Hegau,<sup>3</sup> c'est-à-dire dans les districts les plus fertiles et les plus accessibles, c'est à un second mouvement de colonisation qu'est due l'occupation des territoires agricoles moins bien partagés.

Il s'agit encore de surfaces labourables, que des seigneurs féodaux ou des couvents s'occupent d'exploiter.<sup>4</sup> Ils y transportent de leurs colons et les y établissent en villages. La forme de village leur permet de tenir mieux leurs serfs en mains. Les localités ainsi fondées portent des noms terminés en *-dorf*, *-hausen*, *-hofen*, *-stetten*, *-bach*, *-brunn*, *-berg*, *-tal*, *-au*. Dans le canton de Schaffhouse, elles se trouvent dans les étroites vallées du Randen et sur les hauts plateaux du Reiath.

Les formes du terrain n'y sont plus si favorables à la construction de villages ; ceux-ci sont plus petits et même ils se réduisent au rang de hameaux. Le système cultural y est souvent moins rigoureux. On passe parfois du régime de la concentration à celui du mélange des villages, des hameaux et des fermes (type Cb, n° 2 de la carte).

C'est l'augmentation de la population qui entraîne ce renouveau de colonisation. L'organisation de l'assolement triennal ne se prête pas à l'extension du nombre des habitants, ou ceux-ci ne peuvent-ils que partager jusqu'au ridicule les parcelles des soles. En dehors de celles-ci, il reste, il est vrai, des espaces indivis, appartenant à la communauté, des communs, communaux, *Allmend*, pâturages et forêts, dont l'usage est laissé aux comuniers suivant certaines règles. On permet parfois de bâtir sur ces confins extrêmes du territoire. Ce sont toujours des fermes isolées, des écarts. Elles sont en petit nombre.<sup>5</sup>

En revanche, au Sud du pays de concentration, il y a la « montagne ». Pays plus froid, plus pauvre, plus accidenté, il se prête moins bien à la

<sup>1</sup> E. PARAVICINI (35), carte.

<sup>2</sup> H. BERNHARD (2), p. 31.

<sup>3</sup> W. WIRTH (51), p. 38-41.

<sup>4</sup> A. VÖLKE (45), p. 46.

<sup>5</sup> H. BERNHARD (1), p. 121, note.



colonisation ; pendant longtemps il l'a rebutée. Il reste la seule ressource disponible lorsque les terres à blé sont toutes occupées. Mais c'est une rude besogne que de défricher les forêts dont il est couvert, c'est à une vie bien austère qu'on se condamne dans ces solitudes, où les produits du dehors n'ont aucune chance de parvenir, c'est à tous les dangers de l'isolement que l'on s'expose. En revanche, le colon y jouit de la liberté sociale, n'étant plus astreint au régime de l'assolement forcé, étant libre de planter sa maison dans l'emplacement le plus favorable. Il s'établit comme abergataire, c'est-à-dire qu'il dispose de sa terre en toute propriété, sous la seule condition du paiement d'un *entrage*, au moment de la prise de possession, et d'une *cense* annuelle, en argent ou en nature.

Tandis que la colonisation forcée par les seigneurs féodaux, laïques et ecclésiastiques, aboutit généralement à la formation de villages, la colonisation libre, par abergements, tend à la construction de hameaux et de fermes isolées.

Ces fermes portent des noms qui marquent bien la manière dont le pays s'est peuplé.<sup>1</sup> On y trouve, soit seuls, soit en composition, beaucoup de *Rüti* (*Rütli*, *Roden*), de *Schwändi* ou *Schwendi*, de *Brand* (*Brändi*), qui indiquent des défrichements, des essartages, des brûlis. Dans les contrées de langue française, on trouve des *esserts*, des *prises*, qui ont le même sens.

D'autres noms font allusion aux accidents du terrain (*-boden*, *-berg*, *-bühl*, *-egg*, *-halde*, *-sand*, *-tobel*, *-bach*, *-wasser*) ou à sa couverture (*-riet*, *-moos*, *-wies*, *-weid*), ou en français : *plan*, *planches*, *mont*, *moille*, *pré*, *pâquis*, etc.

Il n'est pas possible de fixer les dates précises des divers moments de la colonisation, qui, d'ailleurs, ne concordent pas toujours d'une partie du pays à l'autre. Il semble que, par poussées successives, la colonisation du Plateau suisse en villages, petits et grands, se soit faite de la période romaine jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. Dans le canton de Berne, on ne trouve, à cette dernière date, aucune mention, dans les documents, relative au pays au Sud de Berne-Worb-Zäziwil.<sup>2</sup>

La colonisation de la « montagne » commença alors, très lentement. Elle prit toute son envergure seulement au XII<sup>e</sup> siècle ; au XIII<sup>e</sup>, elle paraît avoir abouti à un état à peu près identique à celui d'aujourd'hui.

Voilà pour le Plateau. Dans le Jura, le peuplement fut plus tardif. Il débuta par des établissements temporaires, restreints à la saison d'été, où l'on venait soit faire alper le bétail, soit faucher les foins qu'on descendait au village à la première neige.<sup>3</sup> Pour décider les colons à s'établir dans ces solitudes ingrates, il fallut des mesures spéciales. A quelques années de distance, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les comtes de Neuchâtel et les évêques de Bâle accordèrent des lettres de franchise aux colons de leurs hautes terres. En 1372, les gens du Locle et de la Sagne furent déclarés francs-habergeants, c'est-à-dire qu'ils devinrent hommes libres, dépen-

<sup>1</sup> N. FORRER (15), p. 43.

<sup>2</sup> O. BIERI (5), p. 121-122.

<sup>3</sup> H. BÜHLER (13), p. 46.



dant directement du comte, et libres propriétaires de leurs censes. Leur pays fut appelé le clos de la Franchise, plus tard étendu plus à l'Est, jusqu'à La Chaux-de-Fonds.<sup>1</sup> En 1384, l'évêque Imier de Ramstein accorda aussi une lettre de franchise à ceux qui viendraient s'établir sur le haut plateau auquel on donna pour cette raison le nom de Franches-Montagnes.<sup>2</sup> Ce n'est qu'un siècle plus tard que la partie occidentale de ce plateau, les Bois et la Ferrière, fut offerte de la même manière à la colonisation. Comme La Chaux-de-Fonds se peuplait à la même époque, il n'est pas impossible que les efforts de colonisation des deux seigneurs aient visé à une occupation effective de territoires jusqu'alors contestés et qui ne furent attribués définitivement que par une sentence de 1495. Les parties les plus anciennes de ces colonies ont aujourd'hui un peuplement mixte, avec villages, hameaux et fermes, tandis qu'à la Ferrière et aux Planchettes domine la dispersion.

Le Raimeux<sup>3</sup> aussi devint une franche montagne au XIV<sup>e</sup> siècle, mais la conquête de cette chaîne, comme des autres chaînes du Jura central, ne fut complète qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'expulsion par le gouvernement bernois des anabaptistes de l'Emmental.<sup>4</sup> Ceux-ci trouvèrent asile sur les terres de l'évêque de Bâle dont ils occupèrent et occupent encore aujourd'hui les fermes des hautes montagnes, du Raimeux jusqu'au Chasseral. La dispersion de ces colons de langue allemande fait contraste avec la concentration des Romands dans les villages massés des vallées.

Nous savons peu de chose sur le peuplement des Alpes suisses, sauf qu'à leurs deux extrémités elles ont été peuplées de bonne heure ; il est même probable qu'elles l'ont été dans celles des vallées intérieures qu'empruntaient les routes d'intérêt général. Ainsi s'explique la colonisation très avancée du Valais et des Grisons. Quant à Urseren, séparé d'Uri par le défilé infranchissable des Schöllenen, il fut colonisé par l'intermédiaire de la vallée du Rhin, dont la partie supérieure resta longtemps un désert (Disentis vient de Desertina).

Les vallées Nord et Sud ont peut-être eu des habitants assez tôt, au moins celles qui se terminaient par des cols praticables. On peut l'induire du fait que trois vagues successives d'Alamans amenèrent ceux-ci des vallées du Nord par la vallée de Conches dans le Haut-Valais, la première remontant au IX<sup>e</sup> siècle, la dernière au XII<sup>e</sup>. Que ces arrivées répétées n'aient pas réussi à porter les Alamans plus en aval que Loèche, prouve que la haute vallée du Rhône avait échappé au dépeuplement qui avait ravagé le Plateau. Pourtant la toponymie y est généralement germanique, et elle comporte, dans la vallée de Conches, une série de noms en *-ingen*, de Blitzingen en aval à Ulrichen (pour Ulrichingen) en amont. Ces noms sont ceux de villages agglomérés, mais qu'accompagnaient primitivement un certain nombre d'écarts, hameaux et fermes.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> H. BÜHLER (13), p. 31.

<sup>2</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 50.

<sup>3</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 49.

<sup>4</sup> H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER (9), p. 42.

<sup>5</sup> CH. BIERMANN (6), p. 32-34.



Les vallées bernoises sont peu connues, mais nous constatons que leurs cols communs avec le Valais doivent d'être valaisans à l'heure actuelle, jusque au delà de la ligne de partage des eaux, au fait que les Valaisans arrivèrent les premiers au sommet ; et pourtant, à la Gemmi comme au Sanetsch, l'obstacle à franchir était plus dur au Sud qu'au Nord.

Uri a peut-être eu des colons romans, et a ensuite été colonisé par les Alamans, assez tôt pour que sa population soit déjà au IX<sup>e</sup> siècle comprise dans un don au Fraumünster de Zurich. Cela ne prouve pas qu'elle dépassât la basse plaine de la Reuss et l'entrée du Schächental. Les historiens ont récemment tenté de prouver que l'initiative des communications par le Gothard a été prise, au XII<sup>e</sup> siècle, du côté Sud et non du côté d'Uri.

A Glaris, on connaît les formes actuelles du peuplement, avec villages, hameaux et maisons isolées, dès le XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Les villages ont été clos, à une époque indéterminée, par une haie (Zaun), dont le nom se retrouve encore dans six localités. Cependant c'était la dispersion qui était la règle.

Nous avons vu qu'aux Grisons la dispersion n'existe que dans les vallées colonisées par les Walser ou Valaisans, et encore pas dans toutes. Leur arrivée ne date, au Safiental, que du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> Mais il ne faut pas croire qu'elle n'a existé que là. D'après Leemann,<sup>3</sup> le val Tavetsch, partie supérieure de la vallée du Rhin antérieur, ne comprenait, au XV<sup>e</sup> siècle que des fermes isolées, au nombre de 66 ; et pourtant la population y est exclusivement rhéto-romane.

Les siècles suivants furent, pour toute la Suisse, marqués par la stabilité des formes du peuplement. Ni les villages massés, avec leur territoire étroitement limité, ni les fermes isolées, avec leurs terrains ingrats, ne se prêtaient à une extension considérable de la population. Les excédents alimentaient l'émigration et surtout le service militaire à l'étranger.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle commence un mouvement de transformation de l'habitat rural. Il résulte de l'introduction dans les campagnes de l'industrie textile à domicile. Cette ressource nouvelle libère les paysans dans le choix de l'emplacement de leur maison. Obligés de se tenir à l'écart des villages et de leurs finages, qui forment des corps fermés, ils n'hésitent pas à s'établir sur les terrains inclinés, consacrés jusque là aux parcours, et aux altitudes les plus élevées du Plateau. La dispersion s'installe à côté du peuplement concentré de règle autrefois. Cette situation a été décrite par Bernhard<sup>4</sup> pour la vallée de la Töss et par Suter<sup>5</sup> pour celle de l'Ergolz.

Mais ce sont surtout les bouleversements politiques et sociaux de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle qui précipitent le mouvement. Depuis longtemps les efforts des physiocrates tendaient à relever le niveau de l'agriculture

<sup>1</sup> F. JENNY (22), p. 57-58.

<sup>2</sup> O. WETTSTEIN (50), p. 40.

<sup>3</sup> W. LEEMANN (27), p. 83.

<sup>4</sup> H. BERNHARD (1), p. 119-120.

<sup>5</sup> P. SUTER (43), p. 165.



par la suppression des contraintes.<sup>1</sup> Ils aboutissent à la levée de l'obligation de l'assolement uniforme et à celle de l'interdiction de bâtir hors de l'enceinte ; enfin on se décide à partager les communaux.

Aussitôt, on voit se bâtir, dans la zone du peuplement concentré, de nombreuses fermes isolées, mode qui paraît, et à bon droit, plus convenable à une exploitation rationnelle de l'agriculture. La ferme s'établit au milieu des champs à travailler. Le morcellement des patrimoines, inhérent au système de l'assolement triennal, prend fin. Les difficultés d'accès sont supprimées ou diminuées par la construction de nouvelles routes. La moindre fertilité est combattue par l'emploi d'engrais et de méthodes de culture plus judicieuses.

C'est ainsi que se forme le type Cc de peuplement (n° 3 de la carte), qu'on rencontre dans le Jura bâlois et argovien, et marqué par la juxtaposition de villages concentrés dans le fond des vallées et de fermes isolées sur les versants et les plateaux. Il n'y a pas de hameaux ; ce qu'on appelle de ce nom ne sont que des groupes où les fermes sont plus rapprochées qu'ailleurs.<sup>2</sup>

Ce ne sont pas seulement les hauteurs qui ont été conquises à l'agriculture, ce sont aussi les plaines. Plusieurs de celles-ci, celles du Rhône, de l'Orbe, de la Broye, de l'Aar, de la Linth, du Rhin, du Tessin, étaient rendues inhabitables par le danger d'inondation auquel elles étaient exposées et par l'insalubrité de leurs surfaces marécageuses. Le peuplement était refoulé sur leurs bords où il prenait la forme de villages allongés. La correction de la Linth a été achevée il y a un siècle, et celle des autres plaines d'inondation a suivi. Les effets de ces immenses et longs travaux n'ont pas été partout immédiats et complets. Ils ont pourtant ouvert une nouvelle zone d'exploitation et de peuplement. Ce dernier s'est fait d'ordinaire par fermes isolées, sûres de trouver l'eau potable nécessaire par puits creusés dans l'épaisseur de l'alluvion.<sup>3</sup> Dans le Rheintal, les villages ont tendu vers la plaine de longs tentacules, le long desquels et entre lesquels se sont alignées les constructions en ordre espacé. Ce sont des villages-nébuleuses (type Ce, n° 4 de la carte).

Les chemins de fer et les routes modernes ont amené d'autres transformations. Non seulement ils ont provoqué la construction de quartiers de gare et de maisons routières, mais encore ils ont stimulé l'activité économique. Des ressources industrielles sont venues s'ajouter aux ressources agricoles, sans qu'il soit toujours possible de les distinguer sur la carte. De nouvelles maisons ont resserré les mailles du réseau de peuplement et grossi les nœuds. Le type Cb (n° 2 de la carte), est dû, dans la Suisse orientale, à cette intrusion d'éléments nouveaux dans le semis primitif de l'occupation du sol.<sup>4</sup>

Il n'y a pas eu que des gains. L'industrie s'est mécanisée ; le travail dans les fabriques a remplacé le travail à domicile ; les fabriques s'étant installées au voisinage du chemin de fer, les maisons des hauteurs ont été

<sup>1</sup> P. SUTER (43), p. 168.

<sup>2</sup> P. SUTER (43), p. 162 ; P. VOSSELER (46) p. 212.

<sup>3</sup> AD. ROEMER (37), p. 66.

<sup>4</sup> E. SCHMID (39), p. 138.



abandonnées. Il y a déjà en Thurgovie,<sup>1</sup> dans la vallée de la Töss,<sup>2</sup> dans le Jura oriental<sup>3</sup> bon nombre de ces ruines. Ce sont les maisons isolées qui sont les plus sensibles à ces revirements des circonstances. Elles ont représenté la plupart des conquêtes, elles figurent la majeure partie des pertes.

Dans les Alpes, les écarts ont diminué de nombre : construits en ordre dispersé dans le but d'utiliser toutes les possibilités, ils ont disparu devant la concurrence des contrées plus favorisées. Des 66 fermes du val Tavetsch, il ne reste plus que deux maintenant ; celles des hauteurs ont été abandonnées pour les basses terrasses, où se sont créés hameaux et villages : la durée de l'enneigement et la brièveté de la période de végétation y gênent les travaux agricoles, le manque de chemins entrave l'écoulement des produits.<sup>4</sup> Si la transformation était presque achevée dans cette haute vallée grisonne au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, elle ne l'est pas encore dans la vallée de Conches. Même des communes autonomes disparaissent ; les villages mal placés dépérissent, les maisons se vident, elles se vendent à des habitants du village voisin qui les utilisent comme greniers ou habitations temporaires ; puis quand elles tombent en ruines, on ne les relève pas.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> E. SCHMID (39), p. 141.

<sup>2</sup> H. BERNHARD (1), p. 194 ; p. 176-177.

<sup>3</sup> P. VOSSELER (46), p. 222-223.

<sup>4</sup> W. LEEMANN (27), p. 84.

<sup>5</sup> CH. BIERMANN (6), p. 55.



## CONCLUSION

---

Il résulte de cet exposé qu'aucune des explications auxquelles les études locales ont conduit leurs auteurs, n'est à rejeter. Seulement, il faut se garder de leur donner une portée trop générale. Les facteurs invoqués ont joué, mais pas à toutes les époques, ni en tous lieux. Il faut tenir compte de la variété des cadres géographiques, surtout dans un pays de montagnes comme la Suisse. Ainsi aujourd'hui, la plaine se tourne vers la dispersion, qui convient mieux à l'esprit d'indépendance du paysan actuel, tandis que la montagne tend à une plus forte concentration par l'abandon des écarts. Ce sont deux conséquences opposées d'un même fait d'ordre économique et social : l'amélioration des moyens de communication ; mais la densité des routes est bien plus grande à la plaine qu'à la montagne ; là elle permet la dispersion, ici elle recommande la concentration.

Il faut tenir compte aussi du poids des installations matérielles de l'homme comme de l'inertie de son esprit. Des formes surannées se maintiennent, qui ne concordent pas avec les faits actuels et ne s'expliquent qu'en remontant à leur origine.

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

1. H. BERNHARD. *Wirtschafts- und Siedlungsgeographie des Tösstales*. Th. In Jahr. Bericht der Geo. Ethnogr. Ges. Zürich. 184 p. 15 annexes en pochette. Zürich 1912.
2. H. BERNHARD. *Landbau und Besiedlung im Nordzüricher Weinland*. In Neu-jahrsbl. d. Stadtbibl. Winterthur. 42 p., 4 fig., 4 pl. hors-texte. Winterthur 1915-1916.
3. H. BERNHARD. *Die Verbreitung der historischen Bodenbenutzungssysteme im Kanton Zürich*. Ein Beitrag zur Agrargeographie. 12 p., 1 pl. double. Winterthur 1920.
4. P. BICK. *Zur Anthropogeographie des St. Gallener Goldachtales*. Th. In Mitt. Otschw. G. Komm. Ges. St. Gallen. 8 cartes, 8 tableaux et 3 photo. St. Gallen 1923.
5. O. BIERI. *Volksdichte und Besiedlung des bernischen Mittellandes*. Th. In J. Bericht G. Ges. Bern XXI. 88 p., 2 cartes. Bern 1909.
6. CHARLES BIERMANN. *La vallée de Conches en Valais*. Th. In Bull. Soc. vaud. Sc. Nat. 160 p., 24 pl. hors-texte, cartes en couleurs et photographies. Lausanne 1907.
7. CHARLES BIERMANN. *Le Jorat*. In Bull. Soc. neuch. Géogr. XX. 1909-1910. 119 p., 7 fig. dans le texte, 20 pl. hors-texte, cartes et photos. Neuchâtel 1910.
8. JOS. LEOP. BRANDSTETTER. *Die Siedelungen der Alamannen im Kanton Luzern*. In Geschichtsfreund. Bd. 74. 178 p. in-8. Stans 1919.
9. H. BRETSCHNEIDER-GRÜTTER. *Umriss einer Wirtschafts- und Siedlungsgeographie des Berner Jura*. Th. In J. Bericht G. Ges. Bern. XXIII. 119 p., 2 cartes, 6 fig. Bern 1914.
10. H. BROCKMANN-JEROSCH. *Das Zürcher Bauernhaus in seiner Beziehung zur Vegetation*. In Schweizer Geograph. 4. Jahr. n° 6-8 ; 24 p., 15 fig. et photos. Bern 1927.
11. JEAN BRUNHES et PAUL GIRARDIN. *Les groupes d'habitations du val d'Anniviers*. In Annales de Géographie. 1906, p. 329-352, 4 pl. photos. Paris.
12. ALFRED BÜHLER. *Das Meiental im Kanton Uri*. Th. 156 p., 2 fig. XII tables profils et photos. 3 cartes hors-texte en couleurs. Bern 1928.
13. H. BÜHLER. *Les Crosettes*. Th. Bull. Soc. neuch. Géogr., t. XXVII, p. 5-120, 34 fig. Neuchâtel 1918.
14. CHARLES-A. BURKY. *Die Siedlungen des Rhonequertales in ihrer Abhängigkeit von den Formenelementen des Tales*. Th. 196 p., 1 carte hors-texte. Genève 1911.



15. NIKLAUS FORRER. *Zur Anthropogeographie des alpinen Thurtals*. Th. 76 p., 6 fig., 2 appendices. Bülach 1925.
16. N. FORRER et W. WIRTH. *Juf (Avers)*. In Schw. Geograph, n° 7-8, 12 p., 3 fig., 5 photos hors-texte. Bern 1925.
17. H. FREY. *Das Emmental*. Th. In J. Bericht G. Ges. Bern. XXII, 112 p., 5 cartes, 13 fig. Bern 1908-1910.
18. O. FROHNMEYER. *Das Gempenplateau und untere Birstal*. Th. 63 p., 1 carte. Basel 1917.
19. O. FROHNMEYER. *Zur ländlichen Siedlungsformen Nordgraubündens*. In Bündn. Monatsblatt. 13 p. Chur 1920.
20. A. GADIENT. *Das Prätigau*. Th. 208 p. Chur 1921.
21. PIERRE HANSEN. Cf. J. BRUNHES. *La Géographie humaine*, t. I, p. 174-175. 3<sup>e</sup> édit. Paris 1925.
22. FRIDOLIN JENNY. *Beiträge zur Geographie der Ortschaften im Tale der Linth*. Th. In Mitt Ostschw. G. Comm. Ges. in St. Gallen, 120 p., 13 fig., 1 carte. St. Gallen 1923.
23. E. KALTENBACH. *Beiträge zur Anthropogeographie des Bodenseegebietes*. Th. 364 p., 8 cartes, 17 plans de villes. Basel 1923.
24. R. KIRCHGRABER. *Das Gebiet des ehemaligen Hochgerichtes Vier Dörfer*. Th. In Mitt. der G. Ethn. Ges. Zürich. 200 p., 10 fig., 1 carte. Zürich 1921-1922.
25. H. KRUCKER. *Die Amdener Landschaft und ihre Kultur*. Th. In Mitt. d. Ostschw. G. Comm. Ges. St. Gallen. 166 p., 24 fig. St. Gallen 1919.
26. E. LEEMANN. *Wirtschafts- und Siedlungsgeographische Untersuchungen im Gebiet zwischen Albis und Reuss*. Th. Zürich 1926.
27. WALTER LEEMANN. *Zur Landschaftskunde des Tavetsch (Natur, Wirtschaft, Siedlung)*. Th. In Mitteil. der G. Ethn. Ges. Zürich Band XXIX, 110 p., 2 croquis, 3 cartons hors-texte, 16 photos. Zürich 1929.
28. WERNER MANZ. *Beiträge zur Ethnographie des Sarganserlandes*. Th. 151 p., 24 photos, 5 dessins, 9 fig., 1 carte. Zürich 1913.
29. RENÉ MEYLAN. *La Vallée de Joux*. Th. In Bull. Soc. neuch. Géogr., t. XXXVIII. 143 p., 36 fig. dans le texte, 3 cartes hors-texte. Neuchâtel 1929.
30. H. MOOS. *Die Einzelhöfe im Kanton Luzern*. Frauenfeld 1902.
31. FRITZ NUSSBAUM. *Ergebnisse anthropogeographischer Studien im Freiburger Molasseland*. In Verhandl. der Schw. Naturforsch. Ges. 1914, p. 173-177.
32. FRITZ NUSSBAUM. *Guttannen*. 196 p., 2 cartes. Bern 1925.
33. MAX OECHSLIN. *Der Weiler Porthüsler*. In Die Alpen. IV, n° 10, 5 p., 1 croquis. Bern 1928.
34. ADOLF OTT. *Die Siedlungs-Verhältnisse beider Appenzell*. Th. In XIV-XV. Jahresber. der G. Ethn. Ges. in Zürich. 127 p., 4 cartes, 20 photos. Zürich 1915.
35. EUGEN PARAVICINI. *Die Bodenbenutzungssysteme der Schweiz in ihrer Verbreitung und Bedingtheit*. Petermanns Mitt. [Ergänzungsh. 200] 84 p., 5 pl., photos, 1 carte. Gotha 1928.
36. H. REBSAMEN. *Zur Anthropogeographie der Urner Alpen*. Th. 142 p., 4 pl. Zürich 1919.



37. ADOLF ROEMER. *Durch Natur und Kultur bedingte landschaftliche Veränderungen im untern Linthgebiet*. Th. In Mitt. d. Ostschw. G. comm. Ges. in St. Gallen. 103 p., 15 fig., 24 photos. St. Gallen 1918.
38. Dr G. RÜETSCHI. *Einige geographische Beobachtungen in den Plateaubergen des Sisselntales (Ob. Fricktal)*. In Mitt. d. Ostschw. G. Comm. Ges. in St. Gallen. 8 p. St. Gallen 1910.
39. ERNST SCHMID. *Beiträge zur Siedlungs- und Wirtschaftsgeographie des Kantons Thurgau*. Th. 168 p., 13 fig., 14 pl. de photos. 1 carte. Frauenfeld 1918.
40. E. SCHMIDT. *Die Siedlungen des nordschweizerischen Jura*. Th. 100 p., 3 cartes, 1 pl. profils. Braunschweig. 1909.
41. WERNER SCHNYDER. *Die Bevölkerung der Stadt und Landschaft Zürich vom 14. bis 17. Jahrhundert*. Zürich 1925.
42. A. SCHOCH. *Beiträge zur Siedelungs- und Wirtschaftsgeographie des Zürichseegebietes*. Th. In XVII. Jahresber. der Geo. Ethnogr. Ges. in Zürich. 296 p. + 36 p., 43 photos, 3 fig. Zürich 1917.
43. PAUL SUTER. *Beiträge zur Landschaftskunde des Ergolzgebietes*. Th. In Mitt. der Geogr. Ethn. Gesellschaft in Basel. Bd. 1., 209 p., 3 fig. dans le texte et 13 tables. Basel 1926.
44. P. SUTER. *Arboldswil*. In Schw. Archiv f. Volskunde, Bd. 28, p. 41-60. Basel 1928.
45. A. VÖLKE. *Die Siedlung Ebnat-Kappel im Toggenburg*. In Mitt. Ostschw. G. Comm. Ges. St. Gallen, p. 19-66, 16 fig., 3 pl., photos. St. Gallen 1916-1917.
46. Dr PAUL VOSSELER. *Der Aargauer Jura*. In Mitt. Geogr. Ethn. Ges. in Basel. Bd. II, 344 p., 11 planches, 80 fig. dans le texte et 36 photos. Basel 1926-1927.
47. H. WALSER. *Dörfer und Einzelhöfe zwischen Jura und Alpen im Kanton Bern*. Im Neujahresbl. der Lit. Ges. Bern 1900.
48. H. WALSER. *Höhenregionen der Siedelung der Schweiz*. Carte de la Suisse à 1 : 200 000. Kümmerly et Frey, Bern 1918.
49. Dr HANS J. WEHRLI. *Ueber die landwirtschaftlichen Zustände im Kanton Zürich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*. In Neujahrsbl. 1932 des Gelehrten Ges. in Zürich. 48 p., 1 pl. en frontispice. Zürich 1931.
50. OTTO WETTSTEIN. *Anthropogeographie des Safientales*. Th. 112 p., 18 photos, 3 fig., 1 app. Zürich 1910.
51. WALTER WIRTH. *Zur Anthropogeographie der Stadt und Landschaft Schaffhausen*. Th. 170 p., 14 fig., 6 pl. photos. Zürich 1918.



# ORBE

## NOTE GÉOGRAPHIQUE

PAR

CHARLES BIERMANN

Une petite ville, comme Orbe, est pour un géographe souvent plus intéressante à étudier qu'une grande. Le développement en a été parfois discontinu. Il y a eu des hauts et des bas. Les influences physiques s'y sont relayées parfois, d'autres fois combinées, ou bien encore contre-carrées. Successivement telle ou telle circonstance y a pris de la valeur, y est devenue prépondérante. Les connexions entre la nature et l'homme y sont comme analysées, abstraites, au lieu d'être entremêlées et difficiles à dissocier.

Au moins à un moment de son existence, une ville dépend d'une route. La route dont Orbe est un jalon traverse le Jura. Son tracé est très exactement fixé par la nature.

Sprecher<sup>1</sup> a suivi sur le terrain un remarquable accident transversal qui coupe les chaînes du Jura entre Pontarlier et Vallorbe, sur une longueur d'une quarantaine de kilomètres. Il y a eu non seulement faille, mais encore déplacement latéral ;<sup>2</sup> celui-ci est, au Nord, de la valeur de 2 à 3 km. La lèvre orientale a été transportée plus au Nord que l'occidentale. De ce fait la continuité des plis a été interrompue ; ils ne correspondent plus de part et d'autre de la cassure. Il arrive même qu'un pli en saillie fasse suite à l'Est à un pli en creux, et vice-versa. Quand on se rappelle combien l'emporte dans le Jura la direction longitudinale, et combien sont rares les ensellements des plis, que d'autre part l'activité érosive superficielle est minime, et qu'il y a peu de cluses, surtout dans la partie méridionale du Jura, on concevra combien est importante la coupure de Jougne pour la circulation transversale. De plus, le long de la cassure, les terrains ont été laminés et même charriés, de manière qu'ils offrent plus de prise à l'érosion fluviale. Celle-ci a été exercée par le Doubs qui suit de près la cassure dans la cluse en amont de Pontarlier, et par la Jougne qui vient rejoindre l'Orbe. Entre les cours supérieurs

<sup>1</sup> SPRECHER, p. 3.

<sup>2</sup> SPRECHER, p. 50.



de ces deux rivières s'élève le col de Jougne (1000 m.) que les glaciers ont façonné.

Au Sud de Vallorbe, l'accident intéresse la circulation d'une autre manière.<sup>1</sup> Il y a sans doute eu déplacement, sinon de la lèvre orientale entière, du moins d'un de ses fragments, et cela dans le prolongement à peu près des mouvements de même nature décrits plus au Nord. Mais, ce qui est nouveau, il y a disparition plus ou moins totale des plis intérieurs du Jura. Le premier, qui forme au Sud la chaîne du Mont-Tendre, vient se terminer à la vallée du Nozon, en amont de Romainmôtier. Le second, qui porte la Dent de Vaulion, reparaît au Nord de l'Orbe après s'être abaissé presque jusqu'au niveau de la rivière, mais pour ne plus constituer qu'un repli secondaire du grand pli du Suchet. Il y a donc, sur un court espace, un double relais.<sup>2</sup> Le front du Jura du côté du Plateau suisse passe rapidement de la première à la seconde chaîne et de celle-ci à la troisième. Malgré la direction Sud-Ouest-Nord-Est de l'axe du Jura, le versant de cette montagne est, au Nord de l'Orbe, de 2 km. environ en arrière de ce qu'il est au Sud. La vallée de l'Orbe, qui prend naissance à Vallorbe, s'ouvre donc beaucoup plus rapidement au Nord qu'au Sud et c'est la rive Nord qui offre le plus de facilités à la circulation.

En avant des plis du Jura s'étend le plateau subjurassien. L'inclinaison des couches qui marque justement le plissement du Jura diminue brusquement à partir de 800-900 m. De 40° environ au-dessus de cette altitude, elle passe progressivement à 20°, pour finir à 5°. Quoique la pente du Plateau soit moins forte encore que celle des assises rocheuses, c'est bien celle-ci qui, en gros, détermine celle-là, ou du moins c'est la compacité, la dureté des calcaires et grès, soit secondaires, soit tertiaires, qui oppose à l'érosion superficielle la plus grande résistance et qui maintient une surface voisine de la surface structurale. La circulation des eaux y est d'ailleurs très réduite. A part l'Orbe, qui traverse le Plateau en étrangère, il n'y a pas, ou presque pas de cours d'eau. Quoique l'étude n'en ait pas encore été faite, il faut croire que les eaux s'écoulent surtout souterrainement ; en effet, de nombreuses sources affleurent sur les versants ou dans le lit même de l'Orbe, par exemple celles qui servent à l'alimentation d'Orbe. Nous avons affaire dans le Plateau subjurassien, surtout dans sa partie supérieure, à une région karstique. La vallée de l'Orbe elle-même en est une preuve. C'est un cañon étroit et profond, qui peut atteindre une centaine de mètres d'encaissement. Ce cañon, dont les bords ne sont échancrés par aucun affluent entre les Clées et Orbe, est un obstacle insurmontable à la circulation, et ce n'est que depuis peu qu'on a construit au fond une ou deux passerelles qui ne sont ouvertes d'ailleurs qu'aux piétons.<sup>3</sup>

Aux approches d'Orbe, la quasi-horizontalité des couches du terrain cesse et un dernier pli rappelle le Jura voisin.<sup>4</sup> Ce pli est double : il

<sup>1</sup> NOLTHENIUS, p. 106 sqq.

<sup>2</sup> CUSTER, p. 43.

<sup>3</sup> Passerelles de Montcherand et de la Tuffière.

<sup>4</sup> CUSTER, p. 46.



est d'abord en creux, et la rivière, changeant de direction, l'adopte, au Puisoir, pour y couler du Nord au Sud ; les parois en sont fortement inclinées, surtout à l'Est où le pli en creux s'appuie à une voûte dont l'axe court également Nord-Sud et s'élève assez pour ramener à la surface les calcaires secondaires. L'Orbe finit par percer cette voûte d'une cluse par où elle s'échappe dans la plaine.

Le pli-voûte d'Orbe présente du côté de la plaine une falaise assez raide qui rappelle que son pied était autrefois façonné<sup>1</sup> par les vagues d'un lac, tête de celui de Neuchâtel. La communication entre le sommet et le pied de la falaise n'est facile qu'en un point, à l'extrémité Nord du pli d'Orbe, où l'axe de celui-ci s'abaisse, formant un ensellement qui n'est pas à plus de 35 m. au-dessus de la surface de la plaine et à 30 m. au-dessous du point culminant de la colline, le signal d'Orbe, à 506 m. d'altitude.

Le lac qui baignait la falaise d'Orbe a été comblé, entre le Mormont et Yverdon, partie par les dépôts de la dernière glaciation, partie par les apports des cours d'eau.<sup>2</sup> Dans la région d'Orbe, deux de ceux-ci ont été particulièrement actifs : l'Orbe et le Talent. Ils ont construit à leur débouché dans la plaine des cônes de déjection qui s'avancent à la rencontre l'un de l'autre. Derrière cette digue, les eaux des affluents supérieurs ont été retenues et des tourbières se sont formées. En aval, il ne s'est trouvé aucun affluent pour créer de même un pont naturel en travers de la plaine, si ce n'est à Yverdon, où les vagues de bise, en repoussant les alluvions du Buron, ont formé un cordon littoral qui réunissait les deux versants. La digue-pont d'Orbe-Chavornay offrait donc le seul passage à travers les marécages de l'ancien bassin lacustre.

Ces divers avantages naturels ont été utilisés dès la période romaine. Orbe apparaît, en effet, dans l'histoire au IV<sup>e</sup> siècle sous le nom d'Urba, mentionné par l'Itinéraire d'Antonin<sup>3</sup> comme une station, avec hôtelleries, de la grande route qui, dès Lacu Lausonio (Vidy), relie celle d'Italie avec Ariolica (Pontarlier) et Visontione (Besançon).<sup>4</sup> De toutes les traversées du Jura, c'est celle que commandait Urba qui fut la plus importante.

Cette route, dont le tracé est encore accompagné du nom de Vy d'Étraz, suivait à l'Ouest le bord de la plaine. Elle rejoignait l'Orbe à sa sortie de la cluse, à son débouché sur son cône de déjection. Ce point offrait la traversée la plus facile, parce que la rivière y était encore resserrée et que cependant son courant y était moins violent. C'est dans le voisinage de ce passage que s'établirent les hôtelleries (*tabernæ*) et le relais de poste (*mutatio*).<sup>5</sup>

Ce site était non seulement celui d'un gué ou pont, mais encore celui d'un carrefour. De la route venant de Lousonna et tendant au Jura, s'y séparait une autre<sup>6</sup> qui, par les cônes opposés de l'Orbe et du Talent,

<sup>1</sup> DGS, III, p. 605.

<sup>2</sup> DGS, III, p. 606.

<sup>3</sup> URBA, p. 13.

<sup>4</sup> STÆHELIN, p. 315.

<sup>5</sup> URBA, p. 13.

<sup>6</sup> STÆHELIN, p. 316.



traversait la plaine en direction d'Essert-Pittet pour aboutir à Yverdon, Payerne et Avenches. La petite localité était purement routière, et c'est 2 km. plus au Nord, à Boscéaz, que fut fondée une *villa* ou *vicus*<sup>1</sup> d'un caractère plus rural. La villa d'Urba peut cependant être considérée par sa richesse comme une preuve de l'importance de la route qui passait au pied de ses murs ; et l'origine italienne<sup>2</sup> de ses mosaïques témoigne aussi des relations lointaines que cette route entretenait.

Une fois le niveau du Plateau atteint, la route romaine suivait à une certaine distance l'infranchissable cañon de l'Orbe et n'avait à traverser aucune chaîne de montagnes pour aboutir à la vallée de la Jougneaz où elle trouvait le sillon menant à Pontarlier.

Malgré la destruction de la villa d'Urba au IV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> sous les coups des envahisseurs germaniques, Orbe resta une localité routière. Nous la retrouvons telle au IX<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> Il est intéressant de noter qu'elle continuait à porter, concurremment avec le nom d'Orbe, qu'elle devait à sa rivière, celui de Tabernae (*in fine Tabernis*, 916 ?), qui précise la présence d'hôtelleries. Comme autrefois, le séjour des voyageurs devait se trouver au bord de la plaine, au débouché de l'Orbe. Il formait une paroisse, dont l'église était dédiée à saint Martin.<sup>5</sup>

Il n'est pas possible de se rendre compte aujourd'hui de l'état où était la rivière autrefois, si l'on pouvait la traverser à gué, comme on l'a fait pendant si longtemps pour tant de cours d'eau, même importants, ou s'il y eut de tout temps un pont. Il y en avait certainement un au XIV<sup>e</sup> siècle, en bois, et assez instable, que les crues printanières démolissaient souvent. Des collectes<sup>6</sup> organisées par un ermite logé près de ce pont, les économies faites sur les aumônes qu'il recevait, qu'il donna à la ville, permirent la construction d'un pont de pierre en 1424. Ce pont, qui existe encore, est probablement l'un des plus anciens de notre pays. On prit comme modèle celui de Saint-Maurice, et, comme à celui-ci, on ne lui donna qu'une arche. Il est en dos d'âne, et très étroit. De ce pont, comme aujourd'hui, on montait en ville par la rampe du Moulinet.

On ne sait exactement quand la ville d'Orbe a été fondée, mais il est probable que dès le IV<sup>e</sup> siècle, aussitôt après la destruction de la villa gallo-romaine, des établissements successifs, villa mérovingienne,<sup>7</sup> palais carolingien, château rodolphen, sont venus occuper l'espace où se bâtit plus tard la ville. Cet emplacement est la partie la plus méridionale du pli-voûte, culminant à près de 500 m. d'altitude, et entourée de trois côtés par la rivière. Avec ses flancs abrupts, tant à l'Ouest qu'à l'Est, avec la cluse encore plus escarpée que s'ouvre l'Orbe au Sud, cette presque île rocheuse était une vraie forteresse, précieuse dans ces temps

<sup>1</sup> STÆHELIN, p. 527.

<sup>2</sup> URBA, p. 13.

<sup>3</sup> URBA, p. 12.

<sup>4</sup> DHV, II, p. 349.

<sup>5</sup> DHV, II, p. 354.

<sup>6</sup> DHV, II, p. 353.

<sup>7</sup> DHV, II, p. 349.



d'anarchie. Comme à Lausanne,<sup>1</sup> comme à Winterthour, le nom se déplaça avec la localité, passant de la position ouverte de l'époque de la *pax Romana* à l'enceinte naturelle indispensable à la période troublée du premier moyen âge.

Orbe reste une station routière, et la route médiévale suit à peu près le même tracé que la route romaine, mais la direction des relations, tout au moins politiques, s'est renversée. Au lieu de l'Italie, c'est la Bourgogne qui devient le point de départ des entreprises d'occupation.<sup>2</sup> A partir des Rodolphiens, Orbe appartient exclusivement à des seigneurs d'Outre-Jura : après les comtes de Bourgogne, ce furent les sires de Montfaucon, dont l'héritage passa ensuite à une branche aînée, celle des comtes de Montbéliard. Enfin, la maison de Chalon-Arlay, de la principauté d'Orange, succéda à celle de Montbéliard. Ainsi se manifeste le déplacement, du Sud au Nord-Ouest, du centre de la puissance politique, toujours en dehors, mais à proximité de notre pays.

La conquête des terres des Chalon par les Confédérés en 1475, celle du pays de Vaud par les Bernois en 1536, ont une influence néfaste sur Orbe. La route dont elle commande l'issue est dès lors coupée par une frontière au pied du col de Jougne. Ce n'est plus la vallée de la Saône et du Doubs, ce sont celles de la Sarine et de l'Aar, qui attirent les relations. Le pays de Vaud se détourne du Nord-Ouest pour regarder vers l'Est. La situation géographique d'Orbe perd sa valeur.

Il est permis de supposer que c'est à cette époque de déclin de l'importance routière d'Orbe que la ville basse, où était l'église paroissiale de Saint-Germain, a été progressivement abandonnée et qu'elle est devenue le quartier des Granges, c'est-à-dire des annexes rurales de la ville haute. C'est en tout cas en cette fin du XVe siècle que les deux églises de Saint-Martin, paroissiale du vicus Tabernis, et Saint-Germain, sont mentionnées pour la dernière fois.<sup>3</sup>

La valeur routière d'Orbe ne se retrouve guère qu'au début du XIXe siècle, où la construction de la route du Simplon rouvre une avenue vers l'Italie et où l'établissement du gouvernement vaudois à Lausanne renforce le courant de circulation dans le même sens. Le trafic devient assez considérable pour que, comme à Fribourg, on cherche à éviter la descente dans la cluse jusqu'au bord de la rivière et la pénible remontée de l'autre côté. On jette un grand pont de pierre à 30 m. au-dessus de l'Orbe, on donne à son arche unique environ 80 m. d'ouverture et l'on aboutit ainsi presque au niveau de la haute ville.

Aujourd'hui que l'automobile a rendu aux routes leur ancienne importance, Orbe voit passer dans sa Grand'rue et sur son Grand pont une quantité de voitures, dont la plupart viennent de France ou s'y rendent. Il y a même, du moins l'été, des services réguliers d'autocars du P.-L.-M. de Besançon à Ouchy-Lausanne et Évian. Cependant, il ne s'agit guère que de tourisme. D'autre part, les voitures passent, mais ne s'arrêtent pas à Orbe ; leur rayon d'action est tel qu'elles peuvent

<sup>1</sup> STÄHELIN, p. 272.

<sup>2</sup> DHV, II, p. 350 sqq.

<sup>3</sup> DHV, II, p. 354.



rouler sans relais jusqu'à Lausanne, beaucoup mieux aménagé pour recevoir les étrangers. Orbe n'est plus qu'une de ces petites villes à demi-mortes qu'on traverse sans presque les regarder, malgré leur caractère pittoresque et les trésors artistiques ou archéologiques qu'elles possèdent.

Le chemin de fer a contribué à cet abandon d'Orbe. La ligne de Jougne et Pontarlier ne passe pas à Orbe. Jusqu'au voisinage immédiat de Vallorbe, elle reste sur la rive méridionale de l'Orbe. Elle bifurque à Daillens déjà, à l'altitude de 449 m., de la ligne Lausanne-Neuchâtel, s'élève immédiatement à 488 m. à la Sarraz, à 556 m. à Arnex, décrit de là une double courbe, en doublant aussi la longueur de son parcours, pour réduire sa pente à 13 pour mille jusqu'à Croy (644 m.), et s'introduit au delà des Clées dans la vallée de l'Orbe, qu'elle remonte péniblement jusqu'à Vallorbe (818 m.). Ce n'est que de là, et encore à la faveur d'un rebroussement, qu'elle rejoint enfin, près de Jougne, le tracé de l'ancienne route romaine et de la route actuelle. Depuis que le tunnel du Mont d'Or est venu raccourcir la route de Paris, il n'y a plus aucun tronçon commun entre l'ancienne et la nouvelle traversée du Jura. La raison de cette divergence réside dans les exigences spéciales du chemin de fer qui n'accepte pas des rampes aussi accusées que celles des routes. Tandis que, sauf sur les lignes dites de montagne, le maximum de déclivité pour un chemin de fer est estimé à 15 pour mille, la route d'Orbe à Ballaigues et à Jougne a, sur une grande partie de son parcours, des rampes supérieures à 40 pour mille. Orbe, porte du Jura, est trop engagée déjà dans la montagne et ne permet pas d'accéder aussi facilement à ses hauts vallons. La gare la plus rapprochée, Arnex, est 80 m. plus élevée.

Orbe n'est pas non plus une station de la ligne Lausanne-Neuchâtel. Elle semble cependant bien placée au bord de ce long sillon, interrompu seulement par le pli du Mauremont, qui relie le Léman au lac de Neuchâtel par les vallées de la Venoge et de l'Orbe-Thièle. Le chemin de fer aurait pu être construit au bord des marais de l'Orbe, non loin de l'antique Vy d'Étraz, dont il reste quelques vestiges. La gare d'Orbe aurait trouvé un emplacement favorable dans le quartier des Granges, qui a succédé à celui des Tavernes, et qui aurait repris son ancienne destination de point de trafic. Le projet de chemin de fer par Orbe a été, semble-t-il, esquissé, mais c'est à Orbe même qu'il rencontra de l'opposition en la personne de certaines notabilités, qui, dit-on, craignaient de voir morceler leurs belles propriétés des Granges. Orbe fut donc laissée de côté par les nouveaux moyens de transport et a cessé d'être ce qu'elle a été pendant tant de siècles : une ville routière.

Elle a, heureusement, d'autres possibilités naturelles. La déclivité même du Plateau subjurassien, qui est un obstacle pour la circulation, est un avantage pour la formation des forces motrices. L'Orbe, qui a déjà fait un saut de 220 m. de hauteur du lac Brenet à Vallorbe, s'abaisse de 341 m. de Vallorbe à Orbe, sur un parcours de 17 km., ce qui lui donne une pente moyenne de 20 pour mille.<sup>1</sup> Le débit d'étiage étant de 5 m<sup>3</sup>

<sup>1</sup> DGS, III, p. 604.



à la source de l'Orbe à Vallorbe, celui des crues pouvant monter à 60 m<sup>3</sup> à la seconde, les lacs de Joux et Brenet apportant une certaine régularité dans le volume de la rivière, il y a là une source d'énergie qui a été utilisée déjà très anciennement sur certains points du cours de l'Orbe.

Dans la ville d'Orbe, il existe un moulin au bas de la rampe nommée d'après lui le Moulinet et à laquelle conduit le vieux pont de pierre ou pont Saint-Éloi. Un dessin<sup>1</sup> daté de 1525 et reproduit dans la brochure sur Orbe publiée en 1920, nous en montre un exactement à cette place : au bas du pont d'Orbe, dit la légende. Le même ouvrage donne<sup>2</sup> une vue de l'Orbe au-dessus de ce pont, prise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La prise d'eau pour le moulin y est juste au même endroit que maintenant et la canalisation de bois appliquée, comme celle de ciment d'aujourd'hui, contre le pied des rochers de la rive gauche. On en peut conclure que l'emplacement du captage était naturellement indiqué à l'endroit où la rivière est encore resserrée entre les rochers, tandis que les roues devaient prendre place sur le flanc, sinon au pied, du cône de déjection de l'Orbe.

Le moulin d'Orbe est le dernier des artifices actionnés par l'Orbe, car en aval, la rivière entre dans la plaine et sa force se réduit à peu de chose, sa chute n'étant que d'une quinzaine de m. pour une distance de 12 km. En amont, ses forces n'ont pendant longtemps été utilisables qu'aux rares points, comme le Day, les Clées, où le cañon s'élargit assez pour y loger des bâtiments. Il n'en est plus ainsi depuis que, transformée en électricité, l'énergie hydraulique se transporte facilement à distance. C'est déjà de 1892 à 1894, c'est-à-dire à l'aube même de l'ère de la houille blanche, qu'a été construite, par une société privée,<sup>3</sup> l'usine qui alimente aujourd'hui Orbe. La déclivité étant faible dans cette partie inférieure de la gorge, on a évité l'établissement d'une longue conduite d'amenée en élevant en travers de l'Orbe un barrage de 10 m. de hauteur, qui a créé la dénivellation nécessaire. L'eau, prise au sommet du barrage, est amenée par un canal à ciel ouvert, de 200 m. environ de longueur, et par une conduite forcée à l'usine toute voisine. Le barrage a été surélevé de 4,5 m. au bout de quelques années, pour donner une force plus grande. Ce type de construction, que les spécialistes français appellent type du Massif Central, contrée où les rivières coulent aussi au fond de gorges profondes, n'a pas été appliqué ailleurs dans la vallée de l'Orbe, ni, que je sache, dans le canton de Vaud. L'usine d'Orbe fournit, avec un volume d'eau de 6 m<sup>3</sup> au maximum, une force de 900 chevaux.

Grâce à cette usine, si modeste soit-elle, non seulement la ville d'Orbe a pu transformer son éclairage public et privé, et ses artisans adopter les si commodes moteurs électriques. L'industrie mécanique a pu aussi s'installer à Orbe. L'ancien moulin s'est agrandi : à l'étroit sur la rive gauche de l'Orbe, où le retenait sa roue hydraulique, il a passé sur la rive droite, où il est devenu une minoterie. Les moulins d'Orbe bénéficient d'une autre circonstance : ils sont à proximité de la frontière, condition indispensable, dans notre pays à production de céréales déficitaire, pour

<sup>1</sup> ORBE, p. 33.

<sup>2</sup> ORBE, p. 55.

<sup>3</sup> Renseignements fournis par la Société des Usines de l'Orbe.



s'approvisionner à bon marché en blé étranger. Orbe étant à l'écart de la ligne de France, c'est par camions automobiles que la matière première leur arrive. Quant à leurs farines, elles rejoignent les centres de consommation par le petit chemin de fer d'Orbe à Chavornay, que ses promoteurs ont eu la prudence de mettre au gabarit normal, et qui fut la première ligne électrique à voie normale de Suisse.

La brasserie d'Orbe, fondée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est aussi développée. La chocolaterie est plus récente encore, mais il s'agit en réalité du transfert à Orbe d'une industrie née ailleurs et à la recherche de conditions favorables de force motrice et de terrain ; elle a pris tout de suite une envergure considérable et occupe plusieurs centaines de personnes. Grâce à elle, Orbe, qui ne possède que trois fabriques soumises à la loi fédérale,<sup>1</sup> obtient le 6<sup>e</sup> rang dans le canton de Vaud au point de vue du nombre des ouvriers (821), le 4<sup>e</sup> rang au point de vue de l'énergie employée (2615 CV), le 1<sup>er</sup> au point de vue de l'importance des fabriques (274 ouvriers en moyenne par établissement).

De ville routière, Orbe est donc devenue ville industrielle.

La campagne environnante a contribué pour une part à cette évolution, en fournissant d'abord la matière première, plus tard surtout la main-d'œuvre. Une industrie, autrefois florissante dans le canton de Vaud, la tannerie, était basée sur l'existence de forêts de chênes. Chassagne, au Nord de l'Orbe, le Bois de Chênes, au Sud, alimentaient les fosses d'écorce, et les ménages d'un excellent bois de feu sous la forme de rondins de chêne écorcé. La tannerie d'Orbe a disparu, comme d'autres, devant la concurrence américaine, pour renaître cependant en 1930. Les coteaux inclinés vers l'Orbe ou vers la plaine étaient couverts de vignobles dont les produits avaient quelque réputation. Les « rouges d'Orbe », nés sur terrain calcaire, s'apparentaient aux vins du Jura, surtout à ceux d'Arbois. Les vignes, attaquées par mille fléaux, exposées aux brouillards montés de la plaine marécageuse, aux gelées printanières, aux chutes de grêle, ont été arrachées pour les deux tiers de leur superficie.<sup>2</sup> Le coup fatal leur a été porté non pas tant par la mévente des vins, que par la fabrique de chocolat. La demande de lait ayant brusquement monté, les vignes ont été transformées en luzernières dès que la municipalité eut tracé sur les coteaux les chemins de dévestiture nécessaires.

Pendant longtemps, la plaine de l'Orbe n'a été qu'un terrain de pâture. Inondée au printemps par les crues de l'Orbe, elle montrait en été de grandes surfaces plus ou moins submergées, où ne prospérait qu'une végétation aquatique. Les travaux de dessèchement<sup>3</sup> entrepris dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle se heurtaient aux irrégularités du régime du lac de Neuchâtel. Seule la correction dite des eaux du Jura, entreprise en 1868, permit l'assainissement des marais de l'Orbe. Inachevé encore en

<sup>1</sup> STATISTIQUE, p. 156.

<sup>2</sup> De 1870 à 1930, la surface du vignoble d'Orbe a passé de 165 ha. à 51,46 ha. La période d'arrachage a débuté en 1898. (Lettre de la Municipalité d'Orbe, du 12 septembre 1930.)

<sup>3</sup> DGS, III, p. 606.



amont d'Orbe où subsistent de vastes tourbières, il a abouti sur le territoire communal à la constitution de terrains des plus fertiles dont l'agriculture a pu s'emparer. Le rôle de la plaine dans l'économie d'Orbe tend à devenir prépondérant. Les domaines agricoles y sont les plus étendus et les plus prospères. Là se sont établis les grands moulins et la chocolaterie, avec des embranchements industriels. Si la vieille ville sur la colline reste le centre de l'activité commerciale, les quartiers locatifs ne s'y restreignent pas. Les habitations ouvrières, en style de caserne, couvrent le versant, descendent jusqu'à l'Orbe, traversent la rivière. Le quartier des Granges, qui ne comprenait à l'origine, si l'on en croit son nom, que des bâtiments ruraux, possède maintenant des éléments très divers : logements en ordre lâche, boutiques, ateliers d'artisans, hangars, entrepôts de matières premières, usine à gaz, etc. Il s'accroît régulièrement, surtout dans la direction de Chavornay.

A l'extrémité Nord de la plaine d'Orbe, un nouveau quartier vient de surgir, celui de Bochuz.<sup>1</sup> Lui aussi est basé sur l'étendue des terrains neufs que le dessèchement des marais a mis à disposition. Bien avant que fût fondé Witzwil, à l'autre bout du lac de Neuchâtel, la « Colonie » d'Orbe (1877) essayait d'appliquer, d'une part, la main-d'œuvre pénitentiaire à la régénération du sol marécageux, d'autre part, le travail champêtre à la régénération des dévoyés. A la colonie agricole est venue s'ajouter ensuite la prison centrale, puis on a construit, en 1929, le pénitencier cantonal, en attendant l'asile de relèvement des buveurs, et une maison de travail. Vu la superficie du domaine de l'État (345 ha. 59 a., 9 ca.), où sont construits ces établissements spéciaux, et la nature de ceux-ci, il n'est pas probable que de longtemps Bochuz se rattache à la ville. Mais il n'est pas sans influencer sur Orbe même. Différents fonctionnaires et employés, les gardiens ont élu domicile en ville ; il y a par là un débouché pour divers commerces de la ville ; il y a augmentation des relations entre Orbe et le reste du canton. Il y aura surtout, par le travail des détenus, transformation des marais en terrains agricoles, d'étendues autrefois inutiles et désertes en espaces productifs et habitables. La création de Bochuz est donc significative. La plaine que domine Orbe tend à devenir un facteur plus important de sa prospérité que le Plateau subjurassien au bord duquel elle est bâtie. Orbe glisse du Plateau dans la plaine, du cañon de l'Orbe à son cône de déjection.

Ainsi Orbe a été successivement station routière et ville industrielle. Mais l'élément fondamental de sa durée est la richesse agricole de ses environs : je le retrouve dans la villa romaine de Boscéaz, mi-urbaine, mi-rurale, dans l'emplacement en pleins champs de l'église paroissiale du moyen âge, à Saint-Germain, dans le caractère d'Orbe pendant la période bernoise, repliée sur elle-même et uniquement occupée à ses vignes et à ses champs, je le retrouve dans le mouvement d'opinion qui en a fait éloigner le chemin de fer, dans la nature de son industrie d'aujourd'hui, vouée à l'alimentation.

<sup>1</sup> Lettre du Dr Matter, directeur du Pénitencier cantonal, du 17 septembre 1930.



## BIBLIOGRAPHIE

---

1. SPRECHER CHRISTIAN. *Beitrag zur Kenntnis der Querstörung Mollens-Vallorbe-Pontarlier*, Inaug. Diss. Univ. Bern. In-4°. E. Baumgartner, Burgdorf 1917. 86 p., 3 Taf. [5 geol. Karten, 26 Schnitte].
  2. NOLTHENIUS A. B. TUTEIN. *Étude géologique des environs de Vallorbe (Canton de Vaud)*. Avec 2 pl. et 1 c. géol., n° 92. Matériaux pour la carte géologique de la Suisse, publiés par la Comm. géol. de la S. H. S. N., subventionnée par la Confédération. Nouv. série, 48<sup>e</sup> livraison (78<sup>e</sup> livr. de la coll. entière). 1<sup>re</sup> partie. Berne, Francke 1921, 119 p., in-4°.
  3. CUSTER WILLY. *Étude géologique du pied du Jura vaudois*, avec 2 pl. et 6 fig. Matériaux... Nouv. série, 59<sup>e</sup> livr. (89<sup>e</sup> de la coll. entière). Paru en janv. 1928. Berne, Francke, 72 p. in-4°.
  4. *Orbe*. Notice historique illustrée [contenant l'article Orbe du Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud, rédigé par FRÉDÉRIC BARBEY, un travail sur le château d'Orbe, par M. ALBERT NAEF et une description des mosaïques romaines de Boscéaz, par le même] 91 p., 51 fig. Orbe, A. Velay 1920.
  5. BARBEY M., DECOLLOGNY L. et POGET, S. W. *Urba*. Mosaïques et vestiges romains de Boscéaz près Orbe. Association du Vieil Orbe Pro Urba. Ed. Velay 1929. Orbe, 63 p. in-8, XVII planches.
  6. STÆHELIN, FELIX. *Die Schweiz in römischer Zeit*. Herausgegeben durch die Stiftung von Schnyder v. Wartensee. Mit 172 Abbildungen. 1 Karte u. 3 Plänen. Basel, Schwabe, in-8, 549 p.
  7. *Dictionnaire géographique de la Suisse*, publié sous les auspices de la Société neuchâteloise de géographie et sous la direction de CHARLES KNAPP, MAURICE BOREL et V. ATTINGER, avec des collaborateurs de tous les cantons, illustré de nombreuses cartes, plans et vues diverses. 6 vol. in-4°. Neuchâtel, 1900-1910 [cité en abrégé en DGS].
  8. *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, publié sous les auspices de la Soc. vaud. d'histoire et d'archéologie, par Eugène Mottaz, 2 vol. in-8. Lausanne 1914-1921. [Cité en abrégé par DHV.].
  9. *Statistique suisse des Fabriques*. Établie avec la collaboration des Inspectorats fédéraux des fabriques par le Bureau fédéral de statistique. 209 p. in-4°. Mai 1930. 1<sup>er</sup> fascicule des résultats du recensement fédéral des entreprises du 22 août 1929. Mai 1930.
-



# SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE

---

## RAPPORT DE GESTION

pour l'exercice 1931,

*lu à l'Assemblée générale du 11 juin 1932,*

*au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel.*

---

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Assemblée générale du 25 mars 1930 a élu dans le Comité, en remplacement de M. le prof. Jeannet, démissionnaire, M. René Schärer, professeur de géographie au Gymnase cantonal. Ce dernier a bien voulu reprendre le poste de secrétaire dont s'était chargé par intérim M. Schelling.

M. Jeannet a continué à remplir la charge de bibliothécaire pendant une partie de l'année, c'est-à-dire jusqu'à son départ de Neuchâtel, et ce poste n'a pas été repourvu définitivement. Ce sera la tâche du Comité de trouver une solution satisfaisante de ce problème plus ardu qu'il ne le semble au premier abord. Cette constatation nous fait toucher du doigt une fois de plus tout ce que la Société a perdu par le départ de M. Jeannet.

Le Comité n'a pas subi d'autre changement.

*État de la Société.* — Étant donné la situation économique peu favorable que nous subissons, il était à prévoir que le nombre de nos membres irait en diminuant. Malheureusement la constatation, tout objective qu'elle soit, n'a rien de réjouissant, car la courbe descendante a commencé il y a bien des années déjà et menace de garder la même pente si nous n'arrivons à y remédier à temps.

Le but de notre Société est multiple : elle s'est donné la tâche d'instruire notre public neuchâtelois dans le domaine de la géographie en lui offrant chaque année quelques conférences. Puis elle a assuré par le moyen de sa publication annuelle, l'échange d'un grand nombre de périodiques de tous pays qui enrichissent nos bibliothèques publiques. C'est même là son œuvre la plus importante et la plus durable et celle que nous devons à tout prix poursuivre. Par le moyen de notre *Bulletin*,



nous faisons aussi connaître notre petite patrie et je puis dire que la série de notre publication jouit à l'étranger d'un renom très honorable.

Si nous envisageons cette activité au point de vue du recrutement de nouveaux membres, je crois pouvoir dire qu'autrefois c'étaient les conférences qui attiraient le plus les sympathies du public et l'œuvre du *Bulletin* bénéficiait de la popularité des conférences.

Malheureusement pour nous, la situation a changé et plusieurs autres Sociétés, sans compter les entreprises de spectacles, se sont mises à organiser des conférences qui étaient primitivement de notre seul domaine. En outre le cinéma, par ses actualités et ses grands films exotiques, contribue à assouvir la soif de connaître de notre public. Loin de nous toute idée de critique à l'endroit de ces concurrents, puisqu'ils aident chacun à sa manière à réaliser le but que notre Société s'était proposé.

La leçon à tirer de ces faits, me semble-t-il, s'impose : nous devons procéder à une réadaptation à la situation actuelle, comme l'ont fait nombre d'autres organismes avant nous. Or, votre Comité n'a pas attendu à ce jour pour discuter ce problème ; il a essayé plusieurs remèdes qui n'ont pas été aussi efficaces qu'il les aurait désirés. Le problème reste donc à l'étude et si d'aucuns parmi nos membres voulaient bien nous faire des suggestions, nous les examinerions avec intérêt.

Nous déplorons le décès de six membres qui nous ont été enlevés durant l'exercice écoulé ; ce sont : M<sup>me</sup> G.-Ad. Clerc ; M. Th. Fauconnet ; M. Jean de Montmollin ; M. le prof. Schardt ; M. Philippe Jeanneret ; M. le Dr Schærer.

L'effectif de nos membres a diminué de 12 (six décès et six démissions). Par contre, nous avons enregistré 2 admissions. Au total, nous comptons 255 membres, 6 membres à vie, 10 membres honoraires et 16 membres correspondants.

*Activité.* — Le tome XL du *Bulletin* de la Société Neuchâteloise de Géographie paru en 1931 compte 162 pages et contient :

*Monographie de la Vallée du Doubs entre Les Brenets et Biaufond*, par ERNEST BELL (112 p.) ;

*Volcans de boue et sources de pétrole de l'État de Monagas*, par B. WASSERFALLEN ;

*Rapport du Musée d'Ethnographie de la ville de Neuchâtel, exercice 1930*, par TH. DELACHAUX.

*Nécrologie* : Jean Brunhes, par CH. BIERMANN ;

*Bibliographie*, par CH. BIERMANN.

Deux conférences ont été données. La première le 13 janvier 1932 par M. R.-O. FRICK sur *le Folklore matériel du Val d'Hérens, Valais*, avec de nombreuses projections lumineuses. M. Frick nous a fait part de ses investigations personnelles sur place et sa conférence a été fort goûtée par un auditoire malheureusement trop clairsemé. M. le prof. CH. BIERMANN, notre distingué rédacteur du *Bulletin*, a parlé le 10 février 1932 sur *l'Habitat rural en Suisse*, avec présentation d'une carte dont le conférencier est l'auteur. Avec sa clarté habituelle, M. Biermann a fait



la synthèse de son sujet en illustrant ses explications d'un choix de très belles projections. Cette fois encore, nous avons regretté les salles combles d'antan. Une consolation nous reste, c'est de retrouver du moins ce dernier travail dans notre prochain *Bulletin*.

Quant à la troisième conférence annoncée, elle n'a pas pu avoir lieu, M. Métraux en ayant été empêché par la grippe et ensuite par son départ irrévocable pour l'Amérique du Sud. Espérons que nous aurons le plaisir d'entendre cet américaniste distingué lors de son prochain passage au pays.

Nous annonçons dans notre précédent rapport le Cinquantenaire de l'*Association des Sociétés suisses de Géographie* qui serait fêté du 10 au 12 avril 1932 à Genève, lieu du Vorort de l'année. La petite phalange de Neuchâtelois qui prit part à cette manifestation n'eut pas lieu de le regretter, bien loin de là ! Genève, une fois de plus, reçut ses hôtes de la façon la plus gracieuse et avec une cordialité parfaite. Le programme était des plus étoffés et composé de manière à satisfaire les plus difficiles. L'un de nos vice-présidents, chroniqueur habituel de la Société, raconta ces belles journées dans la *Feuille d'Avis* de l'époque et cela sans aucune exagération !

Du 16 au 24 septembre a eu lieu à Paris le Congrès international de Géographie auquel M. le prof. Ch. Biermann a bien voulu représenter notre Société.

Comme les années précédentes, je ne veux pas manquer de signaler les dons qui ont été faits à la Société. Ils lui ont depuis de nombreuses années permis de maintenir le *Bulletin* à un niveau pour lequel nos ressources habituelles seules ne suffiraient pas. L'un de ces dons, de fr. 500, est anonyme ; l'autre, de la même somme, nous est fait par la Société Suisse des Ciments de Portland. Un troisième don, de fr. 100, nous a été fait par M. Léon Berthoud-Calame, ingénieur. Toute notre gratitude est acquise à ces trois donateurs dont l'appui nous est non seulement utile, mais, j'ose le dire, nécessaire ! Nous terminons ce rapport en souhaitant que cet exemple soit suivi par d'autres.

*Le Président,*

THÉODORE DELACHAUX.



MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE  
DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

---

RAPPORT  
SUR L'EXERCICE 1954

PAR  
TH. DELACHAUX, CONSERVATEUR

---

Durant l'exercice écoulé, le Musée d'ethnographie s'est développé d'une manière réjouissante et s'est enrichi de pièces importantes sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Si la fréquentation par notre public n'est pas encore aussi considérable qu'elle mériterait de l'être, nous enregistrons avec plaisir le fait que les visites de spécialistes étrangers augmentent d'année en année. Signalons parmi eux MM. R. U. Sayce, de l'Institut d'anthropologie de l'université de Cambridge, le Dr J. Lukas, du Musée d'Ethnographie de Vienne, le R. P. Bunel, missionnaire en Angola, Goodwin, archéologue du Musée du Cap, le R. P. Kœhler, directeur gén. des Oeuvres du Vicariat apostolique de Rabat (Maroc), le Dr A. Métraux, directeur de l'Institut d'Ethnologie de l'université de Tucuman (Argentine). Avec plusieurs d'entre eux, nous avons eu le plaisir de nouer des relations dont le Musée bénéficiera sans doute. Nous avons cherché à intéresser plusieurs Neuchâtelois fixés dans des pays lointains à collectionner pour nous et nous avons reçu des réponses encourageantes. Mais nous constatons une fois de plus que c'est le dernier moment de récolter et dans beaucoup de pays cela est déjà trop tard. Il est donc important, lorsque l'occasion se présente, de chercher à acquérir des collections faites il y a vingt ou trente ans ou davantage ; car elles contiennent des pièces que les voyageurs actuels chercheraient en vain dans les pays d'origine.

Peu d'arrangements nouveaux ou d'aménagements de collections ont été faits dans le courant de cet exercice. Signalons cependant l'exposition hors vitrine de la vannerie de l'Afrique du Sud. Par contre, le catalogue a été poussé activement et, à ce propos, il n'est pas inutile de donner un aperçu de ce qui a été fait jusqu'ici. La numérotation de chaque objet comprend un chiffre romain correspondant au continent. Lorsqu'il y a des subdivisions, elles sont marquées par une lettre majuscule correspondant à une région géographique ; enfin, un chiffre arabe permet de retrouver chaque objet dans le catalogue-inventaire correspondant qui donne toutes les indications connues sur son origine.



Voici l'état actuel de ce catalogue (c'est-à-dire en janvier 1932) :

I. EUROPE :	(reste à cataloguer)		
II. ASIE :	A. <i>Asie occidentale</i> .....	483	objets
	B. <i>Asie orientale</i> .....	947	»
	C. <i>Indonésie</i> .....	128	(reste à cataloguer)
III. AFRIQUE :	A. <i>Afrique du Nord</i> .....	445	objets
	B. <i>Afrique équatoriale</i> ....	791	»
	C. <i>Afrique du Sud</i> .....	4757	»
	D. <i>Madagascar</i> .....	—	(reste à cataloguer)
IV. AMÉRIQUE :	A. <i>Amérique du Nord</i> ...	4	» »
	B. <i>Amérique Centrale</i> ....	8	» »
	C. <i>Amérique du Sud</i> ....	456	» »
V. OCÉANIE ET AUSTRALIE .....		1414	objets
VI. RÉGIONS POLAIRES .....		277	»
ÉGYPTE ANCIENNE .....		424	»

Les objets de cette dernière collection sont marqués aux lettres Eg. suivies du chiffre arabe et sont inscrits dans un catalogue spécial.

Le chiffre total atteint jusqu'à janvier 1932 est donc de 10.136. Le nombre des objets qui restent à cataloguer peut être évalué à 3000 ou 4000. Lorsque ce travail sera achevé, il faudra songer à un catalogue sur fiches afin de mettre notre Musée à la hauteur des exigences de la science muséale moderne. Le travail n'est donc pas près de manquer au conservateur, d'autant plus que ces fiches doivent porter, en plus des indications écrites, un croquis ou une photo de l'objet.

Quant aux objets nouvellement entrés au Musée, ils sont inscrits immédiatement, de sorte que leur numérotation n'a pas de valeur chronologique.

Avec l'aide de M. Gustave Jéquier, nous avons catalogué pendant l'été dernier les objets de Chine et du Japon en vue du remaniement complet de cette salle. Nous avons cependant fait la constatation que ces civilisations importantes ne sont représentées chez nous que d'une façon bien fragmentaire. Aussi, avant de procéder à une installation quelque peu définitive, nous avons cherché à combler certaines lacunes. Ainsi, la religion bouddhiste si importante devrait y occuper une place d'honneur.

Heureusement que plusieurs beaux dons sont venus à point. Citons, en première ligne, celui de M<sup>me</sup> P. Vouga-Bellenot, de Saint-Aubin, qui nous a remis une série de huit objets chinois, dont trois bronzes (un grand samovar, un brûle-parfum et une coupe à offrandes) ; un grand tableau en soie brodée et quatre tuiles faïtières en terre émaillée représentant des chimères. Un neuvième objet, une coupe à boire, provient de l'Amérique du Sud. Un deuxième don important touchant l'Extrême-Orient nous a été fait par M. Alfred de Meuron ; il contient principalement des armes, une armure, des instruments de musique, un bronze, des modèles réduits de maison et de jonque, etc. M. W. Russ, membre de la Commission du Musée, nous a remis une armure de soldat japonais, rapportée



en son temps du Japon par son grand-père, M. Ph. Suchard. Enfin, un Suisse établi en Chine, M. F. Boss, venu pour affaires à Neuchâtel, s'est intéressé à notre Musée et, avant de repartir pour la Chine, lui a fait don d'un fragment de socle de Bouddha en bois sculpté et doré. Espérons que le conflit sino-japonais, survenu entre temps, n'aura pas détruit les possibilités qu'il nous faisait entrevoir ; ce serait grand dommage.

Pour ne pas encombrer nos vitrines, nous avons décidé de placer six des sept armures japonaises que nous possédons dans l'entrée du Musée. Nous avons établi le modèle d'un mannequin en bois et dès que ces pièces seront montées, cet ensemble formera une garde imposante dès le seuil de nos collections.

Pour continuer la liste des dons, signalons celui du Dr Hégi, du Caire, qui nous a apporté, cette année, une robe de derviche des troupes du Mahdi du Soudan et nous a promis de compléter ce don par celui d'armes de même provenance.

M. R. Schneider, de Saint-Blaise, a fait don d'une belle pièce de « tapa » ou étoffe d'écorce, ornée de dessins. Cette pièce provient de Kabagada, Nouvelle-Poméranie (Archipel Bismark).

M. Léopold Perrin, ancien missionnaire et membre de la Commission du Musée, a fait don d'une bellealebasse des Ba-Ronga. Cette pièce est intéressante par sa riche ornementation pyrogravée et rehaussée de perles de verre incrustées. Le dessin, en une frise qui fait le tour du vase, représente un bateau à voile dirigé par un homme tenant de la main gauche le gouvernail et de la droite la corde retenant la voile. Un arbre à cinq branches porte des feuilles et des fleurs. Sur une des branches est perché un oiseau, tandis que du côté opposé sont suspendus trois gros poissons. A côté, deux femmes se faisant face pilent du maïs dans un mortier, tandis qu'une troisième qui leur tourne le dos, tend la main à un guerrier qui vient à sa rencontre, le bras tendu vers elle. Son bouclier est par terre devant lui ; de la main gauche il tient trois sagaies. Cette frise est limitée dans le haut et dans le bas par une bordure de losanges blancs séparés par des triangles noirs à semis de perles blanches incrustées. Sur le haut du goulot se lit la signature en majuscules romaines L. FILIPPE M. TEMBE et sur un petit rectangle dans la composition se trouve la date 21-8-1911. Cettealebasse a été donnée à M. Perrin par l'artiste lui-même, Louis Philippe, fils de Mabai-Tembe, roi du Tembe, en 1913. Notre Musée possède déjà deux autresalebasses ornées de la même manière, moins riches cependant et de formes différentes. Il est bien probable que ces deux pièces rapportées par M. H.-A. Junod, missionnaire, en 1911, sont du même artiste, car nous y retrouvons le motif identique du bateau. Ces trois pièces forment donc une série intéressante pour l'étude de l'art primitif des nègres.

D'Argentine nous est venue une petite série d'objets des Indiens Caingua, don de M. Roger Machon ; elle vient compléter heureusement une partie de la collection de son père, M. le Dr F. Machon, actuellement à Buenos-Aires.

En échange de trois objets que nous pouvions envisager comme doublets, nous avons obtenu une pièce remarquable de Tahiti. Il s'agit



d'un plastron ou hausse-col en fibres tressées porté jadis par les Tahitiens de qualité dans les grandes cérémonies et à la guerre. En forme de fer à cheval, cet objet porte trois rangs concentriques de dents de requin. Les plumes d'une sorte de pigeon et les poils de chien qui ornaient cette décoration d'apparat ont en grande partie disparu ; mais telle que cette pièce se présente, elle possède pour nous une valeur indéniable, parce qu'elle complète la collection que nous possédons de cette île, rapportée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par le général de Meuron. Notre hausse-col date de la même époque et l'étiquette fragmentaire qui s'y trouve serait celle des objets rapportés par Forster, père, le naturaliste allemand qui accompagna Cook dans son second voyage. Cet échange a été fait avec le consentement du président de la Commission.

On trouvera à la fin du rapport la liste des achats. Nous voulons cependant parler de l'un des plus importants et que nous avons cru ne pas devoir laisser échapper, quoique nos moyens financiers eussent déjà été utilisés en grande partie. Grâce à la bonne volonté du vendeur qui nous faisait crédit pour la moitié de la somme jusqu'à l'exercice suivant et grâce surtout à quelques amis du Musée qui ont bien voulu écouter notre appel, nous avons pu acquérir la collection W. Morton, de Lausanne, composée principalement d'objets de Bornéo et de Sumatra et de quelques pièces d'Afrique. Les objets d'Indonésie ont été récoltés par M. Morton lui-même, au cours d'un voyage scientifique qu'il fit en 1899 ; ils sont soigneusement étiquetés quant à leur lieu d'origine et sont d'une valeur scientifique indéniable. Nous ne possédions de ces deux vastes îles que peu de chose et c'est un accroissement très important pour notre Musée. Parmi les objets africains, plusieurs sont nouveaux aussi, tandis que d'autres pourront servir à des échanges.

Il y a longtemps que nous désirions posséder quelques ouvrages nous permettant de mettre de l'ordre dans les collections du Congo belge. Sur le conseil d'un spécialiste en la matière et grâce à une subvention d'un ami de notre Musée, M. Paul Robert, nous avons pu réaliser ce vœu.

Comme toujours, notre vive gratitude est acquise à tous ceux qui ont bien voulu enrichir nos collections par des dons d'objets ou en nous fournissant les moyens d'en acquérir. Parmi ces derniers, je signale tout spécialement MM. W. Russ, Eugène de Coulon, Paul Robert, Marc Jacot-Guillarmod (Les Verrières) et Fritz Kunz.

Pour l'Égypte ancienne il n'y a rien à signaler durant l'exercice en question.

#### DONS ET ACQUISITIONS :

*Afrique* : 5 poignards, 2 sacs et 1 amulette, Algérie (achat). — Statuette de femme portant un enfant sur le dos, bois sculpté, Guinée portugaise III C. 4586 (achat). — Chaise à dossier sculpté (masque), Masques en bois sculpté et peint, entonnoir servant dans les ordalies et divers petits objets III C. 4587-4602. Batkuba, Bangala et Bapende (achat). — Calebasse décor noir et perles de verre incrustées, don L<sup>d</sup>. Perrin III C. 4603. — Bâton de danse, Joruba ; casse-tête Herrero ; masque Côte d'Ivoire, 2 masques, Liberia, métier à tisser, Congo (achats).



— Casse-tête zoulou, III C. 4612, don Alf. de Meuron. — Épées et bouclier Massai, divers sabres et poignards touaregs III B. 788-791. — Couteaux d'exécution, flèches et autres objets du Congo III C. 4613-4647. — Poignards et couteaux d'Algérie et du Maroc III A. 438-445. Achats (coll. W. Morton). — Robe de derviche, troupes du Mahdi, Soudan anglais ; don du Dr Hégi, le Caire. — Tambour, don de M. Himmelheber, Karlsruhe.

*Amérique* : Poupée en terre cuite, Indiens du Colorado (Dépôt de M. Léo Wiederrecht à Boudevilliers). — 2 pointes de harpons, grattoir pour peaux, Nord-Ouest, Amérique du Nord. — Vase en pierre en forme de Lama, Pérou (achat). — Corne à boire, Bolivie, don de M<sup>me</sup> P. Vouga, Saint-Aubin. — Hotte et panier, collier en graines et pipe en terre cuite, Indiens Caingua ; fragments d'urne funéraire et deux pierres taillées, hache et marteau, trouvés à Oro Verde, Missiones, Argentine, don de M. Roger Machon.

*Asie* : Armure de soldat japonais ; don W. Russ. — Samovar, brûle-parfum et coupe à offrandes, bronzes, 4 tuiles faîtières surmontées d'animaux légendaires, terre émaillée ; tableau en soie brodée ; don M<sup>me</sup> Paul Vouga, Saint-Aubin. — Armure de soldat japonais, sabres et fusils à mèche ; vases et lampe en bronze, pipes, balance, globules de mandarin chinois, flûtes, guitares, tambourins, modèles de maison et de jonque, etc. II B. 844-879. Couteau avec fourreau à jour, Birmanie ; don Alfred de Meuron. — Peinture sur soie représentant une cinquantaine d'enfants jouant à divers jeux, Chine. Tasses porcelaine à décor bleu, Japon (achat). — Pièce de socle de bouddha, bois sculpté et doré représentant plusieurs personnages dans des nuages ; don M. F. Boss.

*Indonésie* : Boucliers, armes, sabres, couteaux, lances, cartouchières, amulettes, statuettes, bâtons de sorciers, vannerie, étoffes de Sumatra et Java II C. 26-128, coll. W. Morton (achat).

*Océanie et Australie* : Ceinture de perles, Iles de l'Amirauté ; hache de pierre avec manche, Nouvelle-Poméranie, chapeau rembourré en tapa, Nouvelle-Guinée ; Churinga en bois, bouclier, propulseur, Australie ; achats. — Frontal en graines, fleuve Sepik, Nouvelle-Guinée ; grattoir avec coquillage, fleuve Ramou, Nouvelle-Guinée, don A. Speyer, Berlin. — Pièce de tapa de Herbertshöhe, Nouvelle-Poméranie, don de M. R. Schneider, Saint-Blaise. — Hausse-col en vannerie et dents de requin (ancien) Tahiti (par échange). —

*Europe* : Ceinture laponne en cuir avec plaques d'os gravé ; don M. W. Russ. — Boîte en bois ayant servi à un vigneron neuchâtelais à serrer ses papiers de valeur ; don M. A. Bovet, dir. de la Bibliothèque.

*Bibliothèque* : Catalogue coll. Haviland (céramique d'Extrême-Orient), don du Dr Stauffer. — Le miroir du Congo belge, 2 vol., L'art nègre, J. G. Frazer : The Golden Bough, M. Besson : Le Totémisme, Atlas Andree, achats (don de M. Paul Robert). — Échanges de rapports d'autres Musées. — *Up de Graff* : Bei den Kopfjaegern des Amazonas, Fritz Sarasin : La Nouvelle Calédonie et les Iles Loyalty ; don de M. Alfred de Meuron.



# LES MASQUES AFRICAINS

DU

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

DE NEUCHÂTEL

---

Il est curieux de constater combien la mode et le goût du temps influe sur le collectionneur d'objets ethnographiques et rare est le voyageur qui ne fait consciemment ou inconsciemment un choix entaché de subjectivisme. Il en est ainsi pour les masques qui sont rares dans les collections faites il y a quarante ou cinquante ans. A ce moment, les armes surtout frappaient l'explorateur. Les instruments de musique et la parure venaient ensuite. Par contre la statuaire, c'est-à-dire les fétiches et les masques, intéressaient moins et le voyageur sans instruction ethnographique spéciale les négligeait parce qu'objets encombrants et laids. L'organisation européenne des grandes colonies a dès lors fait passer les armes au second plan ; souvent même la fabrication en est interdite. D'autre part, l'art exotique et primitif a été « découvert » par quelques artistes modernes et aussitôt « lancé » par les marchands d'art et les antiquaires, à tel point que dans certaines régions d'Afrique cette vogue a donné lieu à une véritable industrie, sans compter tout l'art nègre qui se fait en Europe même.

L'étude des danses chez les peuples sauvages, de leurs relations intimes avec la religion et les croyances, a fait voir l'importance énorme que les documents de ce genre peuvent avoir pour la compréhension de l'âme primitive et toute la psychologie humaine. Aussi les musées cherchent-ils à acquérir et à sauver pendant que cela est encore possible des masques et des fétiches de toutes les régions où ils sont encore en honneur.

Le Musée de Neuchâtel possède actuellement 43 masques africains qui se répartissent sur les régions suivantes : Côte d'Ivoire 6, Libéria 1, Sierra Leone 1, Caméroun 6, Dahomey 3, Gabon 2, Congo belge 6, Angola 10, Zambésie 8.

Des trois masques que nous figurons ici, le premier provient des Baoulé de la Côte d'Ivoire. (Cat. III. B. 109.) Il fait partie de la Collection de feu M. Ch. Reymond, qui a été donnée au Musée au début de 1914. Cette pièce, sculptée dans un bois dur, a l'aspect d'un bronze



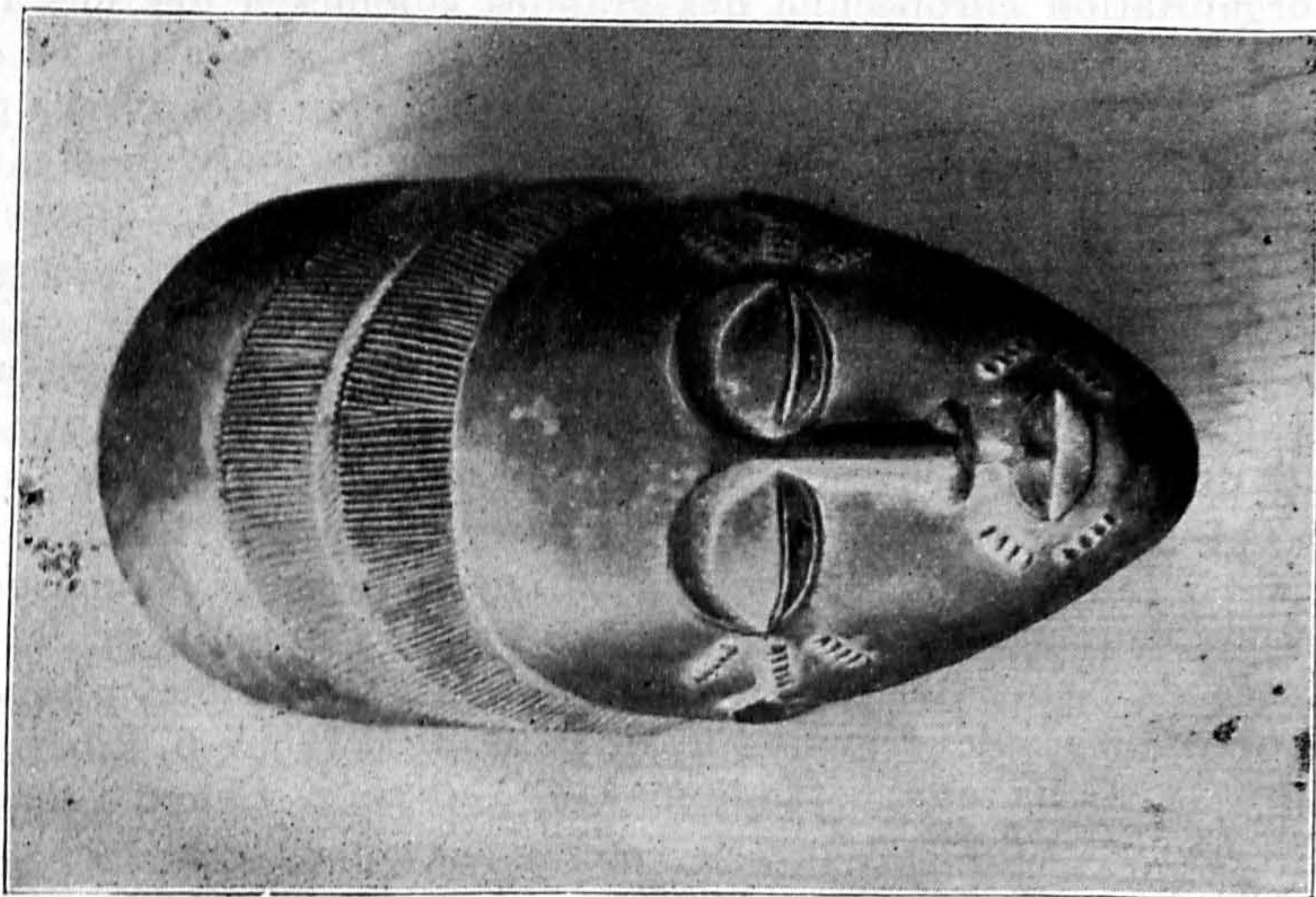


FIG. 1. — MASQUE EN BOIS DES BAOULÉ, CÔTE D'IVOIRE.  
Hauteur 28 cm. (Cat. III. B. 109.)

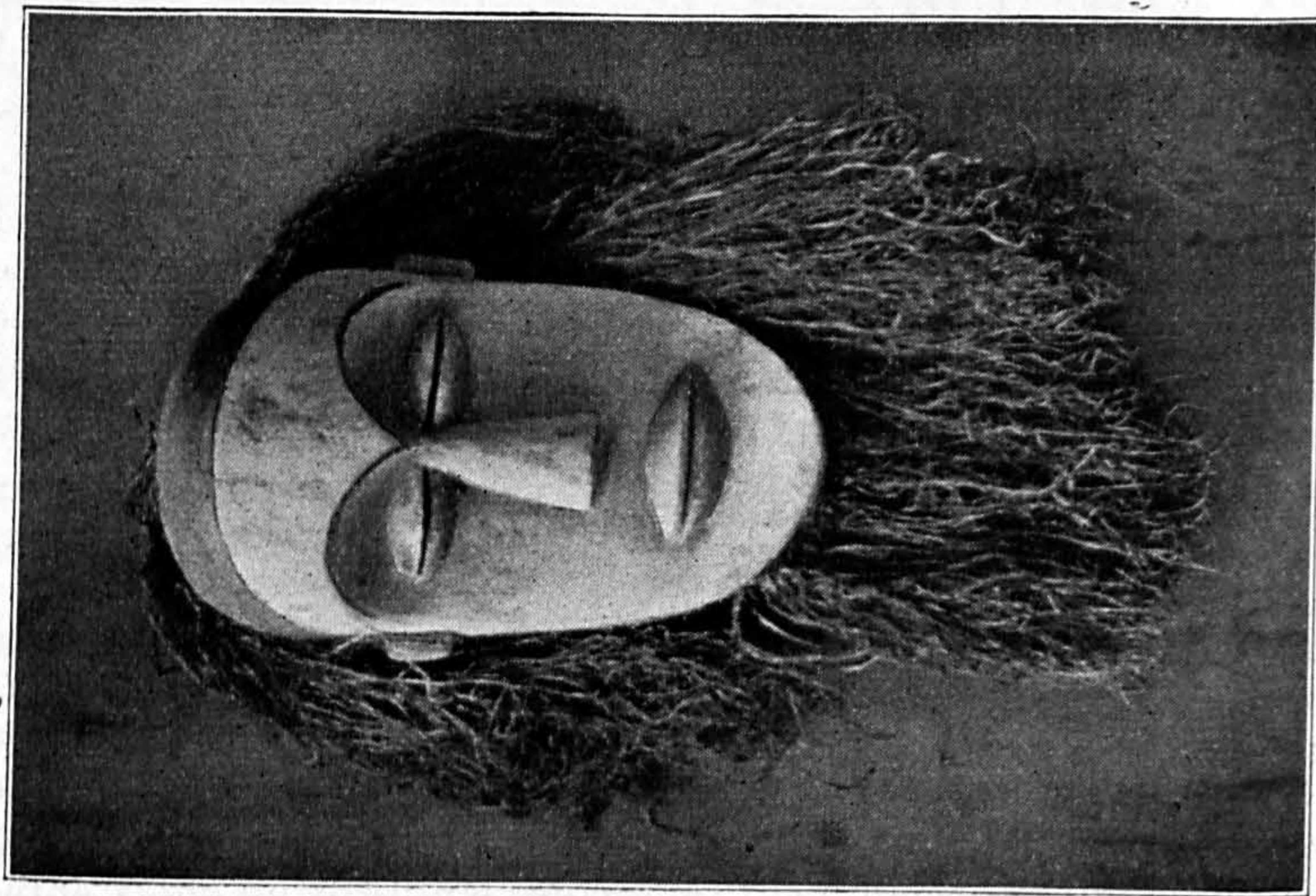


FIG. 2. — MASQUE EN BOIS DES FANG, GABON, A. E. F.  
Hauteur 40 cm. (Cat. III. C. 2199.)



gris foncé travaillé avec soin. Elle est d'un style remarquable comme les quatre autres de la même série. Sa hauteur est de 28 cm.

Le second est un masque Fang acquis par le Musée en 1927 et a été rapporté du Gabon vers 1880 environ. (Cat. III. C. 2199.) Il mesure 40 cm. en hauteur et porte une collerette en fibres de raphia. Sauf le sommet de la tête qui est noir, il est peint en blanc. D'une stylisation très poussée et traditionnelle, il possède cependant une expression bien à lui qui le fait ressembler à un pierrot désabusé et philosophe. Les



FIG. 3. — MASQUE EN BOIS SCULPTÉ, DE L'ÎLE DE LANDANA (CONGO BELGE).  
Hauteur 25 cm. (Cat. III. B. 3144.)

proportions des parties du visage sont beaucoup plus heureuses que dans le deuxième masque Fang du Musée et dénotent l'œuvre d'un artiste en pleine possession de son art.

Le troisième masque reproduit a été donné en même temps que d'autres objets en 1928 par M. Marcel Evard, qui l'a recueilli dans l'île de Landana, au Congo belge. (Cat. III. B. 3144.) Il mesure 25 cm. de hauteur et porte un bandeau de fourrure au-dessus du front et une barbe en pointe en fourrure également. Ces adjonctions ont été fixées au moyen de gros clous usagés, ce qui pourrait faire croire qu'elles sont passablement postérieures à la sculpture qui, elle, est d'un travail remarquablement soigné. Le modelé du nez et de la bouche en particulier est très



beau. Le masque a été peint en blanc, mais la couleur a été partiellement grattée après coup.

Ce sont là trois types très divers de masques relativement naturalistes. Il en est d'autres qui s'éloignent graduellement de la nature pour aboutir à des stylisations méconnaissables et souvent fort curieuses. Quant aux matières employées, elles varient d'une région à l'autre. Il en est qui sont confectionnés d'étoffe d'écorce tendue sur un gabarit de branches flexibles (Zambézie, Angola) ou encore modelés en cire sur un réseau de filet (Angola).

Nous ne saurions trop recommander aux amis de notre Musée de ne pas manquer l'occasion de recueillir de ces masques de danse de quelle région que ce soit afin de nous aider à compléter cette collection, qui sera d'autant plus précieuse que le matériel de comparaison sera plus riche et plus abondant.



# BIBLIOGRAPHIE

---

EMM. DE MARTONNE. *Europe centrale. II. Suisse—Autriche—Hongrie—Tchécoslovaquie—Pologne—Roumanie* (tome IV de la Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois) 1 vol. in-8, de 466 p., 97 cartes et cartons dans le texte, 173 photographies et 2 cartes en couleur hors-texte. Paris. Colin. 1931.

Les Suisses liront avec plaisir et intérêt la première partie de cet ouvrage, consacrée à leur pays ; avec plaisir, parce que l'auteur expose les problèmes géographiques suisses avec une bienveillance clairvoyante ; avec intérêt parce qu'il possède une connaissance très complète de son sujet. On sent que non seulement il a consulté une abondante bibliographie, mais encore qu'il a parcouru la Suisse en long et en large, et que, tous ces paysages qu'il décrit, il les a vus lui-même.

Le premier chapitre de l'étude de M. Emm. de Martonne traite de l'État et du peuple suisses : État minuscule constitué pour garder les meilleurs passages des Alpes et en tirer profit, peuple relativement nombreux et combien divers, non seulement par la langue et par la religion, mais encore par l'origine ; une carte montre qu'à part le centre de la Suisse et quelques contrées de montagnes, la proportion des étrangers dépasse partout 6 pour cent et atteint même 20 pour cent au Tessin, aux Grisons et dans quelques districts urbains. Ni le particularisme cantonal, ni l'unité nationale ne dépendent d'intérêts économiques, mais seulement de l'organisation politique « admirablement souple », comme le reconnaît l'auteur, qui assure à chaque canton le maintien de ses institutions politiques et à l'ensemble un caractère nettement distinctif des autres pays d'Europe.

Dans l'étude des régions suisses, c'est naturellement aux Alpes que revient la première place. L'auteur insiste sur l'aspect spécial de ce système en Suisse. Le bourrelet montagneux y est à la fois plus puissant, plus resserré que partout ailleurs. L'intensité du plissement a été telle que l'érosion a eu beau jeu pour attaquer les nappes de charriage, extraordinairement pliées et laminées, malgré la prédominance des roches cristallines. Les vallées transversales se creusent jusqu'au pied des plus hauts sommets, dont la hauteur de commandement approche en de nombreux points de 3000 m. L'érosion glaciaire quaternaire a



utilisé le réseau préétabli des vallées et l'a compliqué par des anastomoses particulièrement reconnaissables dans la région du lac des Quatre-Cantons.

Les Préalpes sont, en Suisse, si bien soudées aux Alpes qu'il est difficile de les en séparer ; et la distinction paraît être en définitive à faire entre le front montagneux tourné au Nord et la zone interne, le long de l'axe Rhône-Rhin. L'auteur divise le front septentrional en trois groupes : Préalpes du Nord-Est (Appenzell et Saint-Gall) qui s'ordonnent autour du Säntis, avec leurs nombreuses vallées où fourmillent la vie et l'activité économique ; bord préalpin de la Suisse centrale (les Quatre-Cantons) avec la discordance du relief et de la tectonique et le morcellement du massif en blocs séparés, en faisant une région singulièrement ouverte ; enfin les Préalpes du Sud-Ouest (Berne et Fribourg, ou, pour être plus exact : Berne et Vaud, car les exemples y sont pris plus souvent à Vaud qu'à Fribourg), où la vie pastorale alterne avec l'exploitation hôtelière. C'est par le climat surtout que cette bordure septentrionale diffère des régions intérieures, Valais, dont l'auteur note l'individualité avec beaucoup de justesse, Massif de l'Aar et du Saint-Gothard, entité à la fois géologique et géographique, vallées du Rhin antérieur, de Davos et de l'Engadine, tandis que le Tessin porte spécialement la marque d'une activité intense de l'érosion fluviale et glaciaire.

Dans l'ensemble, les Alpes se présentent comme une région diverse, où les grands tunnels, le tourisme, la houille blanche, la vie pastorale apportent de multiples ressources.

C'est sous le nom de Collines suisses que M. de Martonne décrit notre Plateau. La tectonique et l'activité glaciaire quaternaire y ont découpé quatre régions : sillon subjurassien approfondi et élargi par une branche du glacier würmien du Rhône, pays d'antique occupation par l'homme ; plateaux du Sud-Ouest adossés à l'« adret » du Léman, qui attire à lui la population et l'animation ; collines du Centre qui vont du Mittelland ou vallée de l'Aar à l'Entlebuch par l'Emmental et le Napf, massif dont les formes sont dues presque exclusivement à l'érosion par les eaux courantes ; collines et couloirs du Nord-Est, où la dernière poussée glaciaire s'est manifestée seulement par des langues de glace allongées dans les dépressions entre les crêtes de molasse. C'est dans cette dernière région que l'activité industrielle est la plus intense, autour de Saint-Gall, de Zurich, de Winterthour ; elle suit aussi le sillon du pied du Jura où elle donne vie à de nombreuses petites villes ; les villes sont plus rares dans le centre et dans le Sud-Ouest, et c'est plus le commerce, l'administration, les écoles qui les animent que l'industrie.

Quant au Jura, M. de Martonne y distingue le haut Jura neuchâtelais, peu articulé, uniforme, très arrosé, dont la population s'est ingénée à mille petits métiers, mais vit surtout de l'horlogerie ; le haut Jura bernois, dont les chaînes changent de direction, les vallées s'écoulent dans des cluses nombreuses, pays ouvert aux influences extérieures, surtout à celles du Nord, qui se sont fait sentir par l'introduction d'industries très diverses ; les plateaux du Jura septentrional, de l'Ajoie (où ils rappellent plutôt ceux de la Franche-Comté) au pays de



Schaffhouse, amorce du Jura souabe, plateaux modelés en fonction du cours médian du Rhin, dans la grande plaine d'Alsace. Et nous voici amenés à Bâle, aussi industriel que Zurich, mais avec moins de diversité, ville frontière comme Genève, mais surtout ville de commerce et de transit.

Après cette vue analytique de la Suisse, une synthèse sous la forme d'une étude de la vie économique de notre pays. D'une part, insuffisance de l'agriculture et même de l'élevage — importation même de laitages (lisez beurre), — de l'autre, essor inouï de l'industrie, malgré l'absence de houille et de fer. Celle-ci, dont le travail des textiles a été la base, a spécialement profité des multiples relations commerciales nouées non seulement avec les pays voisins, mais avec des contrées lointaines. Et par là nous revenons aux considérations du début : la Suisse est avant tout un pays de passage, ou mieux de passages à travers les Alpes, dont elle s'est toujours appliquée à améliorer la traversée, aujourd'hui par la construction de tunnels les plus grands du monde. Malgré l'obstacle de ses montagnes, la Suisse est aussi bien pourvue de chemins de fer que la Grande-Bretagne ou l'Allemagne, et ses lignes servent surtout aux relations internationales. Si l'on envisage les échanges de marchandises au point de vue du poids et du volume, on est frappé de l'importance de l'importation, mais elle diminue si l'on tient compte de la valeur. Toutefois, on doit constater ces dernières années une augmentation de l'importation de produits industriels, surtout venus d'Allemagne. Si l'on étudie l'origine et la destination des marchandises, on relève l'importance des pays limitrophes et des contrées anglo-saxonnes. Cependant l'Extrême-Orient, l'Amérique du Sud intéressent de plus en plus les exportateurs suisses. Les circonstances économiques tendent donc à devenir plus difficiles ; il n'y a d'espoir que dans la paix, à laquelle, dit l'auteur, la Suisse s'est dévouée corps et âme.

Ce remarquable exposé, qu'on ne lira qu'avec fruit, contient cependant quelques erreurs, vénielles en général. Nous n'en relèverons ici que deux ou trois : d'abord il n'existe pas, malgré le nom de Liestal, de rivière appelée Lies (p. 435) ; le Mont Terrible n'existe pas non plus, et il semble que cette déformation de l'époque de la Révolution n'aurait pas dû trouver place dans le texte et sur les cartes d'une géographie de la valeur de la *Géographie Universelle* ; il y a dans l'Ajoie un Mont Terri, qui n'est qu'un contrefort de la grande chaîne du Lomont, à laquelle on attribue ce nom défiguré ; enfin je voudrais couper le cou, avant qu'elle ait grandi, à cette légende qu'on est en train de forger en France (cf. XL<sup>e</sup> *Bibliographie Géographique*, 1930, n<sup>o</sup> 1074) de l'emploi en hiver d'énergie électrique d'origine thermique. Si nos importations de charbon sont encore considérables, c'est que la houille blanche ne suffit pas à tous les usages de la houille noire, que celle-ci reste le combustible domestique, comme celui de l'industrie métallurgique, des usines à gaz, verreries, briqueteries, etc. ; quant aux machines à vapeur ou aux moteurs Diesel des centrales électriques, ils ne jouent que le rôle d'organismes de secours, pour le cas d'accident sur les lignes à haute tension ; il n'y a en Suisse aucune centrale thermique.



Les Vaudois, dont je suis, pourraient se considérer comme méconnus par M. de Martonne, puisque leur Jura (Saint-Cergue-Mont Tendre) est incorporé au haut Jura neuchâtelois, leurs Préalpes qualifiées de fribourgeoises, leurs salines de Bex placées en Bas-Valais. En revanche, ils seront heureux de trouver, pl. CXXXVI, B et C, deux photographies prises par l'auteur lui-même à Saba (ou Chabag), en Bessarabie, où d'authentiques vigneron vaudois ont été appelés, sauf erreur sous le règne de Catherine II, et où ils continuent à cultiver la vigne selon nos méthodes, provignage, etc. Ce sont peut-être ici les premières photographies publiées de cette colonie lointaine inconnue à la plupart de nos concitoyens. Elles terminent l'illustration du chapitre Roumanie, le dernier du volume, et qui prouve de la part de M. de Martonne, une connaissance aussi complète de ce pays que de notre Suisse.

Entre ces deux parties, liminale et terminale, de sa description, l'auteur parle de l'Autriche, État alpin comme la Suisse, plus riche qu'elle en minéraux, heureusement situé et qui est capable de devenir aussi prospère « s'il suit l'exemple de la Suisse et exploite les avantages de sa situation internationale en se vouant sans arrière-pensée à la paix et à ses œuvres ». Ensuite viennent la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, chacune étudiée d'abord dans son territoire, son organisation politique, sa nationalité, puis dans ses diverses régions, puis dans sa vie économique, l'une des bases de sa vitalité.

Comme dans tous les volumes de la *Géographie Universelle*, l'illustration est très soignée. BIERMANN.

ROBERT PERRET. *L'Évolution Morphologique du Faucigny* (Vallées du Giffre et de l'Arve ; vallées du Trient et de la Viège en Bas-Valais). 1 vol. in-8 de 166 pages, avec 19 fig. dans le texte, 10 planches de photographies et 1 carte en couleurs hors-texte. Paris. Barrère. 1931.

C'est une entreprise audacieuse que de dresser une carte morphologique d'un pays aussi accidenté que le Faucigny. Même à l'échelle du 1 : 200 000, il reste beaucoup de lacunes, moins, il est vrai, dans la région d'accumulation glaciaire (moraines) et fluvio-glaciaire (terrasses) que dans la région où domine l'érosion et où les formes dues aux actions de la glace et de l'eau s'enchevêtrent et s'oblitérent. Qu'on pense à la complication d'une vallée comme celle de l'Arve. L'Arve inférieure avait probablement, au pliocène, sa source dans la région de Cluses, et n'était qu'un affluent latéral d'une rivière, le Borne, qui est dans le prolongement exact de l'Arve à Annemasse. Le cours de l'une correspond au contact de deux formations tectoniques, le Genevois et les Préalpes médianes, celui de l'autre au rebord extrême des Préalpes extérieures. L'Arve moyenne a d'abord suivi la vallée d'Arâches, aujourd'hui suspendue et sectionnée, pour rejoindre le Giffre à Taninges ; cet épisode aurait été fort bref, et aurait été interrompu par l'érosion régressive de la rivière de Cluses suivant une inflexion parallèle des Préalpes médianes. Cette rivière aurait à Sallanches décapité l'Arly et l'aurait amputé de la Combe de l'Arve, à direction non plus Sud-Nord, mais Nord-Est Sud-



Ouest. Cette Combe sépare les Hautes Alpes Calcaires des massifs cristallins, où pénètrent parallèlement l'Arve et, plus à l'Ouest, le Bonnant de Saint-Gervais, par des cluses qui paraissent déterminées par des inflexions transverses. Les massifs cristallins, qui avaient été plissés à l'époque hercynienne, l'ont été de nouveau par les mouvements alpins ; il en résulte qu'ils ont été coupés de nombreuses failles de directions différentes : le massif du Mont-Blanc surtout, tandis que celui des Aiguilles Rouges, surélevé sur place, demeurerait à peu près intact. La vallée de Chamonix représente la zone de séparation entre les deux massifs et fait suite au synclinal de Morcles. Elle a été façonnée par les glaciers qui, là comme en beaucoup d'autres endroits, ont difflué largement sur les vallées voisines, ceux de la vallée de Chamonix vers celle du Trient, alors que le glacier du Trient passait par la Forclaz et la Combe de Martigny. Les difffluences glaciaires expliquent certaines captures comme aussi les positions des stades de retrait des glaciers quaternaires. De ceux-ci, l'auteur est tenté de croire qu'ils se sont succédé à plus de quatre reprises, du moins en haute montagne. Il porte sur sa carte les traces de six cycles interglaciaires ; tandis que dans les basses vallées, il se plaît à noter les traces des retraits et des oscillations des glaciers würmiens.

La carte de R. Perret ne peut manquer d'exciter l'intérêt ; c'est un beau témoignage de l'affection qu'il porte à son pays natal, le Faucigny. Les Suisses y trouveront aussi des interprétations très personnelles de portions de leur pays, le val d'Illeiez, la vallée du Trient, et les massifs où ils s'encaissent.

BIERMANN.

MICHELE GORTANI [et 17 collaborateurs]. Guida del Friuli. V. *Gorizia con le Vallate dell'Isonzo e del Vipacco*. 1 vol. in-16, 683 pages, 66 fig. et photos dans le texte et hors-texte, 3 cartes dont 2 en une pochette. Soc. Alpina Friulana. 1930.

Ce guide, commencé sur l'initiative d'Olinto Marinelli, repris par Michele Gortani, débute par une partie géographico-historique, à laquelle la personnalité des auteurs donne sa valeur.

BIERMANN.

STANISŁAW LENCEWICZ. *Międzyrzecze Bugu i Prypeci Wody płynące i jeziora. Les eaux courantes et les lacs entre le Bug et la haute Prypéc*. Travaux exécutés à l'Institut de Géographie de l'Université de Varsovie. N° 15. Broch. 72 p., 4 fig. dans le texte, 2 cartes hors-texte. Warszawa. Odbitka z tomu XI Przeglądu Geograficznego. 1931.

Il s'agit de l'angle Sud-Ouest de la Polésie, entre les rivières Boug et Prypéc. Étude triple : d'abord géologique ; le relief de la surface correspond exactement à celui du substratum crétacé. Au-dessus on trouve quelques lambeaux oligocènes, puis des dépôts pleistocènes, glaciaires ou interglaciaires ; ces dépôts sont mieux conservés, comme il est naturel, dans les dépressions que sur les hauteurs ; des limons,



alluviaux ou éoliens, suivant les endroits, occupent de vastes étendues, contribuant à combler les vallées et à uniformiser le relief de tout le territoire.

Le drainage se faisait autrefois entièrement vers la Prypéc. Puis le Boug a déplacé la ligne de partage des eaux, sans avoir cependant achevé entièrement la conquête d'un affluent de la Prypéc. A travers une zone sans écoulement naturel, on a creusé des canaux qui mènent au Boug.

Cette zone mal drainée est une région lacustre. On compte 119 lacs, dont l'auteur a sondé les 70 plus grands. Il ne s'attendait pas à y trouver des profondeurs de 22 et 32,5 m. pour des lacs de quelques hectares, de 58 m. pour le plus grand lac, le Switaz. Ces lacs sont d'ordinaire logés dans des couches d'argiles stratifiées, de sables et d'autres dépôts vraisemblablement fluvioglaciaires. Ils occupent les pentes des bosses du crétacé, laissant à sec le fond des dépressions. Ces lacs s'alimentent et souvent déversent leur excédent d'eau par voie souterraine.

J. G. GRANÖ. *Die geographischen Gebiete Finnlands*. Eine vergleichende Uebersicht nebst methodischen Erörterungen. Turun Yliopiston Maantieteellisen Laitoksen Julkaisuja. Publicationes Instituti Geographici Universitatis Aboensis, n° 6. 1 vol. in-8, 182 pages, 22 photos, 18 cartes dans le texte, 6 cartes hors-texte. Helsinki. 1931.

L'auteur transporte à la Finlande entière les procédés de délimitation des unités géographiques qu'il avait appliqués précédemment à une partie de l'Estonie (voir *Bulletin* de 1931, p. 152). Après avoir circonscrit des ensembles de formes identiques de la surface du sol, il en fait de même pour les formes de l'eau (mer ouverte, eaux côtières, lacs, fleuves, etc.), puis pour les formes de la végétation (forêts, forêts de bouleaux des fjelds, tourbière boisée (Bruchmoor), marais sec à *Betula nana* et *Vaccinium uliginosum* et marais immergés sans arbres (Reiser-et Weissmoor), champs et prés, rochers et fjelds nus), enfin pour les formes du peuplement (groupements allongés, massés, fermes isolées, pays inhabité ou presque). En superposant les quatre cartes à la même échelle qui portent ces délimitations, il obtient une division du pays en régions de même nature morphologique, hydrographique, végétale, humaine ou possédant une unité à trois ou même deux de ces points de vue. Il reconnaît ainsi 19 *provinces*, qu'il subdivise ensuite en 36 *districts*, puis en 106 *régions* (Örtlichkeiten). Il en donne la liste avec l'indication des paroisses qu'ils renferment, après les avoir décrits et en avoir analysé les conditions géographiques. Il montre les avantages de sa classification sur des essais antérieurs, peu nombreux d'ailleurs et incomplets.

Sur les 560 types possibles par les combinaisons diverses de ces quatre groupes de faits, il n'y en a en fait que 65 de représentés en Finlande. Mais ces considérations *physiognomiques*, comme les appelle l'auteur, ne doivent pas nous faire oublier les caractères *physiologiques*, soit les transformations opérées par les agents extérieurs, température, vent, etc., ou par l'homme. L'exposé des faits du peuplement, de l'habitation, de l'activité économique complète la description des régions



finlandaises et fait de l'ouvrage de J. G. Granö une véritable Géographie de la Finlande.

D'autant plus qu'il est richement illustré. Pour la première fois, je crois, des vues d'avion nous révèlent les paysages finlandais, dont les photographies terrestres ne donnent que des aspects bien limités à cause de l'horizontalité générale du pays et de sa couverture de forêts ; il y en a même de Laponie, pays pour lequel prédominent cependant les vues prises du sol. De nombreux cartons, établis sur la base des régions (*Örtlichkeiten*), illustrent les faits économiques. Enfin, à la fin du volume sont six cartes en couleur reproduites de la dernière édition de l'*Atlas de Finlande* et préparées pour cette publication par J. G. Granö : la répartition des formes de la végétation et de la population, en 4 feuilles ; la densité de la population, les chemins de fer, les limites administratives, enfin les unités géographiques de Finlande, concernant plus spécialement l'ouvrage analysé ici.

Comme pour les autres études géographiques de Finlande, c'est à la revue *Fennia*, organe de la Société finlandaise de géographie, que nous devons cette belle publication.

BIERMANN.

ANTTI HOSSOLA. *Kulturgeographie des Oses Jousan-Hartolanharju*. Turun Yliopiston Maantieteellisen Laitoksen Julkaisuja. Publicationes Instituti Geographici Universitatis Aboensis, n° 8. 1 broch. in-8, 44 p., 9 fig., 8 photos. 1 carte en couleur hors-texte.

L'os (ås) ou harju de Jousa-Hartola s'allonge du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest entre les lacs Jääsjärvi et Rautavesi, à l'Est du grand lac Päijänne. L'auteur n'apporte délibérément aucune contribution à la connaissance de la genèse des åsar ; il ne s'intéresse à un ås que comme lieu d'habitation humaine et d'exploitation économique. Il constate l'ancienneté de l'occupation par l'homme de cette forme de relief. Quoique le sol, où prédominent les sables, n'y soit pas aussi fertile qu'ailleurs, l'ås est recherché à cause des facilités de circulation, sur sa crête et sur les lacs qui en baignent le pied, de son élévation avantageuse au point de vue hygiénique, de sa richesse en eau potable, de son matériel utilisable pour la construction des chemins et pour la fabrication du béton, de sa couverture forestière (pin silvestre) qui recèle encore quelque gibier, de l'abri que son relief offre contre le vent.

BIERMANN.

J. G. GRANÖ. *Altain Kasvillisuus*. Referat : *Die Vegetation des Altaï*. Turun Yliopiston maantieteellisen laitoksen Julkaisuja. Publicationes Instituti Geographici Universitatis Aboensis. N° 7. 1 broch. in-8. 23 p. 8 fig. Helsinki. 1931.

Les forêts de l'Altaï sont formées de mélèzes, aroles et pins silvestres qui peuvent se trouver en peuplements purs, ou bien d'épicéas mélangés aux sapins de Sibérie, ou encore de ces deux dernières essences avec intrusion d'aroles, bouleaux et trembles. Ces forêts confinent à des prairies qui occupent le pied des montagnes, le fond des vallées, et aussi les



hauts plateaux au-dessus de la limite des arbres (2400 m.). La végétation buissonnante est bien représentée à la limite des deux formations précédentes. Les hauts plateaux passent du gazon à une flore de lichens et de mousses. On trouve aussi des marais. La répartition de ces diverses formations résulte de la combinaison des conditions climatiques et édaphiques.

Les associations naturelles ont été fortement modifiées par les colons russes du pied Nord de l'Altaï, à peine par les Tatares forestiers, qui vivent surtout de la pêche, de la chasse, de l'apiculture et de la cueillette des cônes d'aroles, davantage par les Telengites, agriculteurs, mais pratiquant une culture nomade. Le déboisement a été assez considérable du côté russe pour les besoins de la construction et, autrefois, pour ceux des mines. Les incendies de forêts, volontaires ou non, aboutissent au remplacement de l'épicéa, du sapin et de l'arole par le bouleau et le mélèze.

BIERMANN.

JEAN CÉLÉRIER. *Le Maroc*. 1 vol. in-16, 220 pages, 3 graphiques et 6 cartes. Paris. Colin. 1931.

Il y a deux Maroc : celui des indigènes et celui des colons européens. La plupart des voyageurs ne connaissent que le second. M. J. Célérier, qui est depuis quinze ans au Maroc et que ses fonctions de professeur de géographie à l'Institut des Hautes Études Marocaines, à Rabat, poussent à s'intéresser au pays où il vit, consacre, dans son livre, autant de place au vieux Maroc qu'au nouveau.

C'est par l'étude des genres de vie qu'il nous fait pénétrer dans le Maroc indigène. Il distingue entre sédentaires et nomades. Il n'y a pas cependant entre ces termes toute l'opposition que nous y mettons. Il est rare que le Marocain, même agriculteur, soit entièrement fixé. C'est qu'il n'est pas seulement agriculteur, mais aussi éleveur, et que les besoins de ses troupeaux, en eau comme en fourrage, l'entraînent suivant les saisons d'un côté ou de l'autre. Mais les différences entre les saisons, plus frappantes que chez nous, et entre les sols obligent aussi à des déplacements même les agriculteurs. Ceux de la montagne, trop à l'étroit, descendent parfois cultiver dans la plaine. D'une manière générale, c'est l'eau qui est l'agent de fixation, et ainsi les montagnes, et surtout leur pied, les plaines atlantiques, plus arrosées, ainsi que les rives des grands fleuves descendus de l'Atlas vers le Sud, sont le domaine des sédentaires. D'ailleurs la sédentarité ou le nomadisme ne se marquent guère au genre d'habitation. Même en plaine agricole, les tentes ou les noualas (huttes cylindro-coniques en roseaux) se mêlent aux dars ou aux mechtas, maisons de pierre ou surtout de pisé. Celles-ci appartiennent aux plus riches, tandis que la main-d'œuvre agricole se contente d'abris plus modestes. Mais quel que soit le type d'habitation, fixe ou mobile, en général il y a concentration. La preuve est donnée que l'habitat concentré a au moins pour l'un de ses facteurs l'insécurité. Car les colons européens, arrivés dans le pays sous le régime de la paix française, se dispersent de préférence.



La colonisation ne se présente pas sous des couleurs favorables. D'une part l'État, pour se procurer les ressources nécessaires à l'outillage du pays : routes, chemins de fer, ports, barrages fluviaux, a contracté de gros emprunts dont le service, très lourd, pèse par les impôts de toute sorte sur les épaules du contribuable ; d'autre part, la spéculation, tolérée par l'inertie de l'Administration, a renchéri considérablement le prix des terres au seul profit des intermédiaires. L'industrie n'a guère d'importance, sauf l'extraction des phosphates qui fournit essentiellement un fret de retour aux bateaux touchant Casablanca. La balance commerciale reste déficitaire.

Cette étude très intéressante de M. Célérier aurait gagné à être pourvue d'un petit lexique des mots arabes. Quelques-uns sont expliqués, mais l'explication est parfois si éloignée (bour = terres non irriguées, p. 28, se retrouve p. 163), parfois même postérieure (tertib, p. 32, expliqué seulement p. 122), d'autres ne sont pas expliqués du tout, comme guich, djemâa, moussem, baroud, retharas, choukara, baraka, zettata, merja, gada, chorfa, zaouïa, toub, chouari, dellal, tolbas, etc., si bien que les non-initiés se trouvent constamment arrêtés. BIERMANN.

E.-F. GAUTIER. *Contribution à l'Étude du Modelé Triasique en Algérie. Album des Rochers de Sel.* 1 broch. in-4, 53 p., 28 photos, 1 grande carte hors-texte en couleur. Alger. J. Carbonel. 1931. 20 fr. français.

M. E.-F. Gautier a levé lui-même à 1 : 2000, publié en mai 1914 dans les *Annales de Géographie* à 1 : 5000, reproduit ici à 1 : 2500 une carte du Rocher de sel de Djelfa, sur l'ancienne route de Laghouat. Masse en saillie particulièrement sensible à l'érosion, le rocher de sel est destiné à disparaître assez rapidement et une carte détaillée comme celle-ci permettra de se rendre compte en l'an 2000 du processus de la démolition. M. E.-F. Gautier feint de croire que c'est le seul, ou un des seuls intérêts pratiques de son travail.

Il explique en outre 28 photographies prises sur ce rocher ou dans d'autres sites triasiques. Les rochers de sel d'Algérie crèvent une couverture de terrains crétacés et oligocènes qui les entourent de formes adoucies. Ils ont au contraire un relief tourmenté. Celui de Djelfa a deux faciès différents : le sel gemme se creuse en vallées, mieux en cañons bordés de falaises, avec même, au Nord, un pont naturel ; cependant la circulation de l'eau n'y est pas toujours superficielle ; les boues triasiques qui recouvrent le sel au Nord et au Sud-Ouest sont percées d'une multitude d'avens ou puits, peuplés de pigeons et de chauves-souris ; c'est une zone de circulation souterraine de l'eau. Ces avens s'obstruent par éboulement des boues, et quand celles-ci sont tout à fait dessalées, elles se durcissent, résistent à l'érosion et font saillie. Quelques lambeaux de roches crétacées, qui se sont maintenus, coiffent et protègent aussi le sel sous-jacent. BIERMANN.



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'HABITAT RURAL EN SUISSE, par Charles Biermann, avec une carte . . . . .	5
ORBE, note géographique, par Charles Biermann . . . . .	41
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE. Rapport de gestion pour l'exercice 1931, par Th. Delachaux . . . . .	51
MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL. Rapport sur l'exercice 1931, par Th. Delachaux. — En appendice: LES MASQUES AFRICAINS DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE NEUCHÂTEL, avec 3 fig. dans le texte . . . . .	54
BIBLIOGRAPHIE (par Charles Biermann):	
Emm. de Martonne: Europe centrale II . . . . .	63
Robert Perret: L'évolution morphologique du Faucigny . . . . .	66
Michele Gortani: Gorizia . . . . .	67
Stanislaw Lencewicz: Les eaux courantes et les lacs entre le Boug et la haute Prypéc . . . . .	67
J. G. Granö: Die geographischen Gebiete Finnlands . . . . .	68
Antti Hossola: Kulturgeographie des Oses Jousan-Hartolanharju . . . . .	69
J. G. Granö: Die Vegetation des Altaï . . . . .	69
Jean Célérrier: Le Maroc . . . . .	70
E.-F. Gautier: Album des Rochers de Sel . . . . .	71

**Les Éditions**



**Neuchâtel**

ont publié dans leurs

**Collections:**

**Géographie - Histoire**

**Grands voyages**

**Collection des**

**Collectionneurs**

**Collection Arista**

**Les Maîtres du Monde**

**Le Cran**

Une série importante et intéressante d'ouvrages  
d'Auteurs Suisses, en volumes  
documentés, très illustrés et imprimés sur beau papier.

Son catalogue et ses prospectus sont à votre disposition chez votre  
libraire ou chez l'éditeur.



